

L'ITINÉRAIRE 2^{NE} 5 RAIS RE AINIS

3\$

Volume XXVI, n° 08
Montréal, 15 avril 2019

ABONNEMENTS AU
itineraire.ca

Enfants SOUS pression

Dossier spécial

Les budgets Ottawa/Québec

Notre camelot s'est glissé dans les
coulisses des présentations budgétaires

Page 28

DU LUN AU VEN

DE 7 H 00 À 22 H 30



MINUTES MAX

Entre chaque passage





L'arrondissement de Ville-Marie reconnaît
l'excellent travail de l'équipe du magazine *L'itinéraire*.

ZOOM

Joseph-Clermont Mathurin

Camelot n° 425 | Âge 57 ans

Point de vente Épicerie Metro, métro Papineau



Né en Gaspésie, Joseph arrive à Montréal avec sa famille à l'âge de cinq ans. L'enfant hyperactif devient un adolescent rebelle, le mouton noir de la famille. « *J'envoyais promener tout le monde et je n'avais peur de rien* », se souvient-il.

Autodidacte en mécanique, Joseph travaille en usine pendant cinq ans. Mais vivre enfermé ne lui convient pas. Il passe trois ans dans l'armée au sein du 12^e régiment blindé du Canada et est envoyé à Chypre.

Il a vu « *des affaires pas possibles* » dans l'armée mais aussi dans le milieu qu'il a fréquenté par la suite. En effet, avec son image de *tough*, Joseph fréquente des motards. Et ça joue dur. « *À un moment donné, j'ai senti que la soupe commençait à être chaude et je me suis éloigné. Je ne voulais pas me ramasser en-dedans.* »

Parti pour Vancouver, il fait le tour des États-Unis pendant six mois « *pour me faire oublier* ». Au retour, il travaille comme surintendant et entreprend une vie stable avec sa blonde. Ils ont un fils. Mais la drogue a raison du couple ainsi que de celui qu'il formera plus tard avec une autre femme. « *Quand un couple consomme, oublie ça.* »

Joseph travaille ensuite comme chauffeur de camion. « *J'étais libre de mon horaire, j'aimais voir le monde et être à l'extérieur.* » Épinglé pour des contraventions impayées, il conduit sans permis et est impliqué dans un accident (dont il dit n'être pas responsable). Il perd sa job le 26 décembre 2005, se retrouve à la rue et recommence à vendre de la drogue. Mais Joseph se sent mal. « *Qu'est-ce que je fais là à vendre de la drogue qui fait du tort au monde ? Je suis en train de gâcher la vie des autres.* »

Il quête pour manger et couche dehors sous le pont Jacques-Cartier. Un intervenant l'aborde et le convainc d'essayer de vendre le magazine *L'itinéraire*. « *Ça m'a redonné ma fierté. Quand tu quêtes, tu ne regardes pas le monde d'égal à égal. En vendant, t'es égal, t'as ton indépendance. Les gens voient que j'ai du vécu et ils me racontent des affaires personnelles. Des fois, je leur donne des conseils.* »

En 15 ans de vente de *L'itinéraire*, Joseph a beaucoup changé. « *Je suis capable de contrôler mon agressivité et de dealer avec mes sentiments.* » Joseph est très reconnaissant envers le groupe *L'itinéraire*. « *Même si je gagnais un gros montant, disons 100 000 \$, je vendrais encore L'itinéraire ou je m'investirais comme bénévole parce qu'ils m'ont beaucoup aidé et ils continuent de m'aider. Malgré mon caractère, ils m'acceptent.* » ■

PARTENAIRES MAJEURS



L'itinéraire EST MEMBRE DE



PRINCIPAUX PARTENAIRES DE PROJETS



Nous tenons à remercier le ministère de la Santé et des Services sociaux de même que le Centre intégré universitaire de santé et de services sociaux du Centre-Sud-de-l'Île-de-Montréal pour leur contribution financière permettant ainsi la poursuite de notre mandat.

Canada

Nous reconnaissons l'appui financier du gouvernement du Canada. Les opinions exprimées dans cette publication (ou sur ce site Web) ne reflètent pas forcément celles du ministère du Patrimoine canadien.

La direction de L'itinéraire tient à rappeler qu'elle n'est pas responsable des gestes des vendeurs dans la rue. Si ces derniers vous proposent tout autre produit que le journal ou sollicitent des dons, ils ne le font pas pour L'itinéraire. Si vous avez des commentaires sur les propos tenus par les vendeurs ou sur leur comportement, communiquez sans hésiter avec Charles-Éric Lavery, chef du développement social par courriel à :

c.e.lavery@itineraire.ca
514 597-0238 poste 222



Les camelots l'achètent

1,50 \$

Prix de vente 3\$

1,50 \$

paie l'impression + coûts de production

Convention de la poste publication N°40910015, N°d'enregistrement 10764. Retourner toute correspondance ne pouvant être livrée au Canada, au Groupe communautaire L'itinéraire 2103, Sainte-Catherine Est Montréal (Québec) H2K 2H9

Mots de lecteurs

NDLR Nous nous réservons le droit de corriger et de raccourcir les textes

Un grand merci à Mario Alberto Reyes Zamora pour son article si intéressant et instructif sur la vie et l'œuvre de la bienheureuse Émilie Gamelin. Bien écrit, détaillé et documenté. Bonne semaine, Mario Alberto (qui fait aussi d'excellentes photos). Michel Leclerc, abonné, Québec

Message téléphonique pour Isabelle Beaupré, camelot 😊
Isabelle est tout à fait accueillante, très brillante, franche et motivée à poursuivre la route sur laquelle elle s'est engagée. Je suis certaine qu'elle va réussir à se tailler une vie intéressante, car elle a de très bonnes idées. C'est toujours un plaisir de lui parler, c'est une personne qui est gentille avec tout le monde.

Céline Tremblay, cliente fidèle



RÉDACTION ET ADMINISTRATION
2103, rue Sainte-Catherine Est
Montréal (Qc) H2K 2H9

LE CAFÉ L'ITINÉRAIRE
2101, rue Sainte-Catherine Est
Téléphone : 514 597-0238
Télécopieur : 514 597-1544
Site : www.itineraire.ca

ISSN -1481-3572
Numéro de charité : 13648 4219 RR0001

Dépôt légal
Bibliothèque et Archives nationales du Québec
Bibliothèque de l'Assemblée nationale du Québec

Le journal L'itinéraire a été créé en 1992 par Pierrette Desrosiers, Denise English, François Thivierge et Michèle Wilson. À cette époque, il était destiné aux gens en difficulté et offert gratuitement dans les services d'aide et les maisons de chambres. Depuis mai 1994, le journal de rue est vendu régulièrement par les camelots. Aujourd'hui le magazine bimensuel est produit par l'équipe de la rédaction et plus de 50 % du contenu est rédigé par les camelots.

Le Groupe L'itinéraire a pour mission de réaliser des projets d'économie sociale et des programmes d'insertion socioprofessionnelle, destinés au mieux-être des personnes vulnérables, soit des hommes et des femmes, jeunes ou âgés, à faible revenu et sans emploi, vivant notamment en situation d'itinérance, d'isolement social, de maladie mentale ou de dépendance. L'organisme propose des services de soutien communautaire et un milieu de vie à quelque 200 personnes afin de favoriser le développement social et l'autonomie fonctionnelle des personnes qui participent à ses programmes. Sans nos partenaires principaux qui contribuent de façon importante à la mission ou nos partenaires de réalisation engagés dans nos programmes, nous ne pourrions aider autant de personnes. L'itinéraire, ce sont plus de 2000 donateurs individuels et corporatifs qui aident nos camelots à s'en sortir. Merci à tous !

GESTION DE L'IMPRESSION

TVA PUBLICATIONS INC.
DIVISION ÉDITIONS SUR MESURE | 514 848-7000
Directeur général ROBERT RENAUD
Chef des communications graphiques DIANE GIGNAC
Chargée de projets GISÈLE BÉLANGER
Imprimeur TRANSCONTINENTAL

Québecor est fière de soutenir l'action sociale de L'itinéraire en contribuant à la production du magazine et en lui procurant des services de télécommunications.



DIRECTEUR GÉNÉRAL ET ÉDITEUR :

LUC DESJARDINS

RÉDACTION

Éditrice adjointe et rédactrice en chef

JOSÉE PANET-RAYMOND

Journaliste, responsable société

CAMILLE TESTE

Chargé de l'accompagnement des participants

LAURENT SOUMIS

Responsable de la formation des participants

JASON PARÉ

Responsable de la création visuelle

MILTON FERNANDES

Journaliste-participante

GENEVIÈVE BERTRAND

Collaborateur

IANIK MARCIL

Webmestre bénévole

JUAN CARLOS JIMENEZ

Bénévoles à la rédaction

CHRISTINE BARBEAU, ANITA BARSETTI, MARIE BRION, MADELEINE

LAROCHE, ÉLIE MADOYAN, HÉLÈNE MAI, AGATHE ROUX-LAFAY

Bénévoles à la révision

PAUL ARSENAULT, LUCIE LAPORTE,

SHANNON PÉCOURT, SYLVIE POIRIER

Photo de la une

PAN XIAOZHEN (UNSPLASH)

ADMINISTRATION

Responsable de la comptabilité

SYLVANA LLANOS

Adjointe comptable - commis au dépôt

MARCELA CHAVES

Adjointe administrative

NANCY TRÉPANIÉRIE

DÉVELOPPEMENT SOCIAL

Chef du développement social

CHARLES-ÉRIC LAVERY

Intervenants psychosociaux

ISABELLE LACHARITÉ,

DOMINIC GUIMOND

Stagiaire en intervention sociale

EMMANUELLA SANON

Responsable du Café

PIERRE TOUGAS

Chargée de projet volet autochtone

MÉLODIE GRENIER

CONSEIL D'ADMINISTRATION

Président :

JESSICA MAJOR - Davies Ward Phillips & Vineberg S.E.N.C.R.L./s.r.l.

Trésorier :

GRÉGOIRE PILON - Ernst & Young S.E.N.C.R.L./s.r.l.

Vice-président :

JEAN-PAUL LABEL - Camelot de L'itinéraire

Secrétaire :

JO REDWITCH - Camelot de L'itinéraire

Administrateurs :

YVES LEVASSEUR - Levasseur Warren Coaching Inc.

VINCENT LEMELIN - Société de transport de Montréal (STM)

FRANCK BÉZIAUD - Banque Nationale

ISABELLE RAYMOND - Camelot de L'itinéraire

RICHARD CHABOT - Camelot de L'itinéraire

ROGER PERRAULT - Représentant des camelots

VENTES PUBLICITAIRES

514 597-0238 poste 234

publicite@itineraire.ca

ÉDITORIAL

Itinérance

Les budgets doivent suivre la demande de services

Rendus publics le 25 mars, les résultats du dénombrement des personnes en situation d'itinérance confirment la réalité observée sur le terrain par le Groupe L'itinéraire et la nécessité d'un financement accru pour les organismes du milieu.

Lundi dernier, le ministère de la Santé et des Services sociaux a dévoilé les résultats du dénombrement effectué en avril 2018 qui fait état d'une augmentation de 8 à 12 % du nombre d'itinérants visibles, une population estimée à Montréal à 3149 personnes.

Les résultats témoignent de trois phénomènes observés depuis plusieurs années par nos intervenants : la hausse sensible du nombre global d'itinérants, la situation alarmante vécue par les personnes autochtones - en particulier les Inuits - et le caractère plus caché de l'itinérance féminine.

Répondre à des besoins

Dans la mesure de ses moyens, Le Groupe L'itinéraire répond à plusieurs des besoins prioritaires exprimés par les sans-abri lors de l'enquête notamment, en matière d'emploi, de logement et de santé.

Le groupe mène des projets d'économie sociale et des programmes d'insertion socioprofessionnelle destinés au mieux-être des personnes, jeunes ou âgées, à faible revenu et sans emploi, vivant notamment, en situation d'itinérance, d'isolement social, de maladie mentale ou de dépendance.

Avec son bimensuel, L'itinéraire fournit du travail et un revenu d'appoint à plus d'une centaine de camelots, entrepreneurs indépendants, dont une quarantaine collabore régulièrement à la rédaction du magazine, qui fête cette année son 25^e anniversaire.

Au fil des ans, *L'itinéraire* est devenu, par son tirage, le plus important magazine de rue au Canada, dont plus de la moitié du contenu est rédigé par les camelots.

Itinérance autochtone et inuite

Le dénombrement a permis d'établir que les Autochtones représentent 12 % de la population itinérante alors qu'elle ne compte que pour 0,6 % de la population de l'île de Montréal. Le quart des personnes autochtones en situation d'itinérance sont des Inuits.

L'itinéraire n'a pas attendu cette statistique pour ouvrir et exploiter au square Cabot le Café de la Maison Ronde, qui a procuré de l'emploi à 28 personnes autochtones et inuites l'été dernier. C'est le seul établissement du genre au Canada.

Avec ses intervenants sociaux, le Groupe L'itinéraire offre aussi des services de conseil et de références en matière de santé physique et mentale, de problèmes légaux et de dépendance. Ses locaux servent aussi de centre de jour, de cafétéria et de comptoir alimentaire. Pour de nombreux camelots, c'est un lieu de rencontre et un milieu de vie.

À l'occasion du dénombrement, L'itinéraire prend note de l'appui du nouveau gouvernement du Québec réitéré cette semaine par la ministre de la Santé et des Services sociaux, Mme Danielle McCann, et par sa collègue responsable de la Métropole, Mme Chantal Rouleau.

« *Au cours des prochaines années, notre gouvernement sera à vos côtés* », a déclaré Mme Rouleau.

L'itinéraire rappelle qu'un financement adéquat et stable reste indispensable à l'atteinte de progrès significatifs dans la lutte à l'itinérance.

Il n'est pas normal que des organismes - qui viennent quotidiennement en aide aux sans-abri ou aux personnes menacées de l'être - demeurent constamment en mode « survie » en craignant chaque année de se retrouver eux-mêmes à la rue.

L'équipe de L'itinéraire



SOMMI



Mots de camelots

- 3 Zoom sur Joseph-Clermont
- 9 Sylvie Desjardins
- 9 Bill Economou
- 9 Yves Grégoire
- 35 Norman Rickert
- 35 Jacques Elizé
- 35 Gilles Bélanger



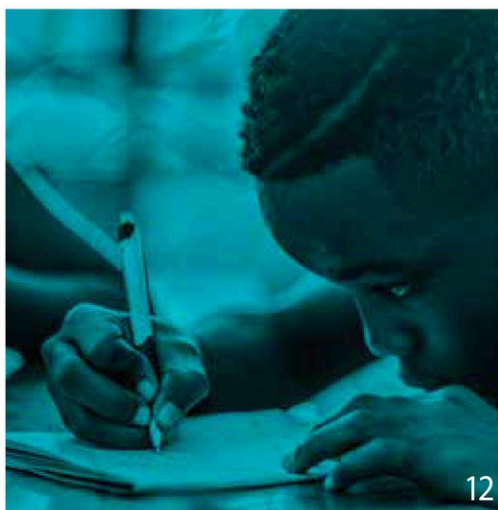
IMAI RE

15 avril 2019
Volume XXVI, n° 08

- 8 Rond-point international**
- 10 Questions d'actualité**
Dénombrement à Montréal
Laurent Soumis
- 11 Tranches de vie**
La réalité à bâtir
Antoine Desrochers
- 21 Société**
Google Home et cie : inquiétudes
ou bonheur pour les enfants ?
Geneviève Bertrand
- 24 Dans la tête des camelots**
Enfant, que voulais-tu faire
plus grand ?
- 28 Dossier spécial**
Déchiffrer les budgets gouvernementaux
Miville Tremblay
Logement social:
il faudra être encore très patient
Yvon Massicotte
Dans le ventre du budget
Yvon Massicotte
- 27 Comptes à rendre**
Ostentatoire et vulgaire
Ilanik Marcil
- 36 Visite**
L'exposition *Thierry Mugler : Couturissime*
Jo Redwitch
- 42 Bande dessinée**
Namron, alias Norman Rickert
- 43 C't'encore drôle**
Mes futurs présidents-docteurs-
astronautes en chef
Marie-Ève Saucier
- 45 Détente**

Dossier

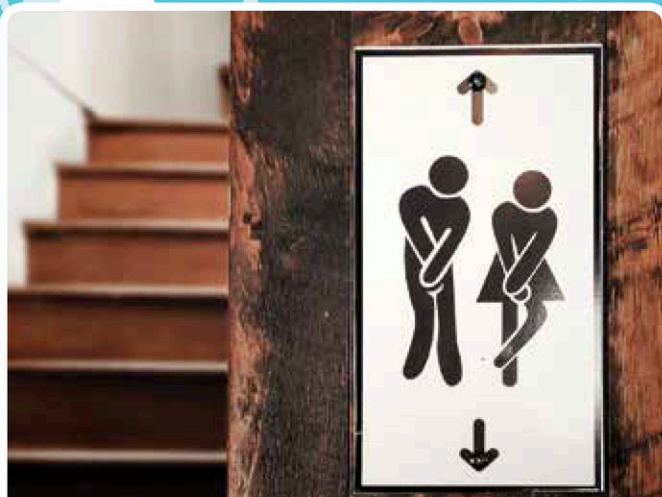
par Camille Teste



Enfants sous pression

Les petits Québécois sont de plus en plus anxieux. Alors, peut-on encore passer une enfance insouciante, à l'abri du stress de la performance, du cyberharcèlement ou des troubles de l'anxiété ? Le bonheur passe-t-il par la philosophie ? Penser par soi-même constitue-t-il la clef pour redonner à nos jeunes l'envie d'être heureux ? Dans ce nouveau numéro, nous avons décidé de nous pencher sur le bien-être des nouvelles générations.

Photo : Olivier Collet (Unsplash)



CANADA | Utiliser des toilettes avec dignité

À Toronto, il est difficile de trouver des toilettes publiques : on ne compte qu'une seule salle de toilette gratuite et publique pour 9213 résidents. Pourtant, il y a une question de dignité humaine en jeu. Tout le monde a besoin de toilettes, mais tout le monde ne peut pas payer pour y accéder. Malheureusement, à Toronto, les panneaux « Toilettes pour les clients seulement » sont très communs. Bien sûr, cela ne signifie pas que les employés les respectent forcément. Mais beaucoup sont rebutés par ce qu'il peut se passer dans les toilettes si on les laisse en libre accès : usage de drogue, immondices, dépôts de déchets dangereux tels que des seringues, etc. À Toronto, la population demande des solutions politiques : plus de toilettes publiques, des espaces d'injection supervisée, et du matériel mis à la disposition des employés de ménage qui doivent nettoyer les toilettes et souvent manipuler des substances ou objets potentiellement infectés. (Mervyn Horgan, Edith Wilson, *The Conversation/INSP.ngo*)



ITALIE | Désinformation et conséquences

Récemment, Frans Timmermans, premier vice-président de la Commission européenne, a réfuté ce qu'il a appelé la « désinformation populiste ». Il a expliqué que non, l'Europe ne vivait plus la crise migratoire qu'elle a connue en 2015. D'ailleurs, de nombreux observateurs montrent que le continent européen n'a jamais vécu de « crise » à proprement parler. Il s'agissait surtout d'un récit médiatique caricatural. Or, les conséquences des politiques menées sur de telles hypothèses sont maintenant dans plusieurs pays d'Europe, dont l'Italie. Le 6 mars, jour même où Timmermans s'est exprimé sur le sujet, bulldozers et policiers paramilitaires ont démolé un énième camp de migrants informel à San Fernando, près de Gioia Tauro, dans le sud du pays. (Vicki Squire / *The Conversation/INSP.ngo*)

Camp de migrants, Rome, 2018. Photo : REUTERS/Yara Nardi



International
Network of
Street Papers

L'itinéraire est membre du *International Network of Street Papers* (Réseau International des journaux de rue). Le réseau apporte son soutien à près de 100 journaux de rue dans 34 pays sur six continents. Plus de 250 000 sans-abri ont vu leur vie changer grâce à la vente de journaux de rue. Le contenu de ces pages nous a été relayé par nos collègues à travers le monde. Pour en savoir plus, visitez insp.ngo

Les tueurs d'enfance

J'ai vraiment besoin de me vider le cœur. Tous les jours ou presque, j'entends aux nouvelles des accusations d'agressions sexuelles. Ces pédophiles sont littéralement des tueurs d'enfance. Je le sais car je l'ai vécu pendant quatre années, de trois à sept ans.

Je n'ai pas eu d'enfance. J'étais en attente constante de la prochaine agression. Ce monstre a été le meurtrier de mon enfance et a brisé une partie de ma vie d'adulte. J'ai mis des années à me reconstruire, mais j'ai encore des séquelles. C'est imprimé dans mon ADN. Je ne peux pas oublier et je ne suis pas parvenue à pardonner.

Les sentences données à ces agresseurs me font saigner le cœur. Ça me ramène à ce que j'ai vécu il y a plus de 50 ans. Une femme a agressé sa fille pendant cinq ans et elle a pris 18 mois de prison. Cette fille va souffrir beaucoup plus longtemps que 18 mois.

C'est inconcevable. J'ai même entendu qu'il y avait un groupe de pédophiles qui disent que c'est une orientation sexuelle. Ils se rencontrent pour valider leur passe-temps et échanger des photos pornographiques de jeunes enfants. Ben c'est quoi l'affaire ?

Souvent, je marche dans la rue, je vois des petits enfants et je ne peux pas m'empêcher de me revoir à leur âge. Je me demande comment mon agresseur a pu me faire tellement mal, j'étais si petite et vulnérable.

Presque toujours, les agresseurs sont connus des familles. Ces monstres peuvent agir pendant des années avant d'être découverts ou dénoncés. Je n'ai jamais dénoncé mon agresseur. J'ai eu peur de lui jusqu'à sa mort. Mon monstre était... mon père.

SYLVIE DESJARDINS
CAMELOT MÉTRO FRONTENAC



Pâques à la grecque

Chaque année chez les Grecs, nous célébrons Pâques en famille. À une heure du matin nous mangeons une soupe traditionnelle faite spécialement pour l'occasion qui s'appelle *mageritsa*.

Normalement, la fête de Pâques n'est pas célébrée chez les Grecs orthodoxes la même date que chez les catholiques. Cette année c'est une semaine plus tard, le 29 avril.

Quelques Grecs aiment faire des feux d'artifice à l'extérieur des églises grecques à Montréal. En Grèce, il arrive qu'il y ait des personnes blessées lors des feux d'artifices. Pâques est l'une des plus grandes fêtes grecques. Certains vont préparer un agneau sur la broche dans leur jardin.

Quand nous nous réveillerons le matin, nous allons manger une brioche de Pâques qui s'appelle *tsoureki* et boire du café. Des amis et des membres de la famille vont nous appeler pour souhaiter Joyeuses Pâques.

Chez moi, la célébration est la même mais mes parents sont plus vieux et je vois moins de vieux amis et connaissances qu'avant. Je sais que quand Pâques arrive, l'hiver est fini, mais l'air est encore un peu froid. Maintenant je peux porter une veste en cuir et je me sens mieux.

Lessence de Pâques est que Jésus est mort pour les péchés du monde. Il est ressuscité après trois jours et il est au ciel maintenant et intercède pour les croyants.

Joyeuses Pâques !
Καλό Πάσχα

BILL ECONOMOU
CAMELOT MARCHÉ ATWATER



L'éducation

Notre système d'éducation est-il à revoir de nouveau ? Je crois qu'il devrait être en constante évolution. Nous formons un très bon personnel médical, de bons avocats et de bons ingénieurs. Cependant, nous nous faisons voler les meilleurs, et ce, surtout par les Américains.

Nous formons de très bons professionnels. Nous investissons dans leur apprentissage, leur formation. Cela demande beaucoup de temps, d'argent et de ressources. Il y a eu, et il y a encore je crois, des lois qui font que nos médecins doivent commencer par travailler en région éloignée avant de pouvoir s'installer en ville.

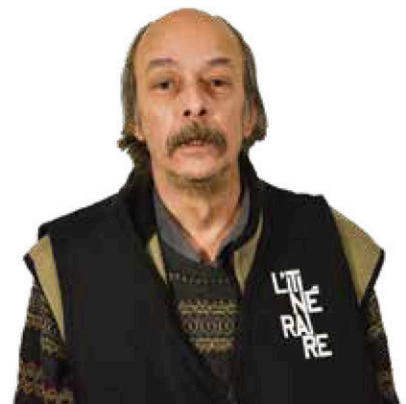
Nous devrions aussi porter plus attention à enseigner un peu de sociologie et de science politique à nos jeunes ; les différents systèmes électoraux, la différence entre une république et une fédération, la différence entre une démocratie et une dictature...

De plus, nous devrions enseigner à nos jeunes les principes de base de la logique et à être rationnel. À penser correctement, c'est-à-dire apprendre les règles d'un bon raisonnement.

Nous devons bien éduquer nos jeunes pour en faire de futurs adultes responsables et réfléchis. Et non seulement les préparer au marché du travail, ce qui n'est déjà pas facile. En effet, nous avons trop de finissants dans certains domaines et pas assez dans d'autres.

Nous voulons le meilleur pour nos jeunes, à nous d'y voir !

YVES GRÉGOIRE
PARTICIPANT



Dénombrement à Montréal

L'itinérance en hausse de 8 à 12 %

On l'attendait avec impatience depuis près d'un an. Le bilan du dénombrement des personnes en situation d'itinérance est maintenant connu : 3149 personnes à Montréal en date du 24 avril 2018. Une augmentation estimée de 8 à 12 % en l'espace de trois années.

Financée par Ottawa et supervisée par Québec, l'enquête a aussi permis d'établir que la population itinérante s'élevait à 5789 à travers 11 régions identifiées de la province.

« Ça a été extrêmement complexe, reconnaît le Dr Eric Latimer qui a conduit l'étude pour l'Institut universitaire en santé mentale Douglas. Nous avions sous-estimé un peu l'itinérance dans les lieux extérieurs. La gestion des bénévoles ne s'est pas avérée adéquate. Il y aura des ajustements pour l'avenir. »

En tout, près de 700 bénévoles et 85 organismes communautaires ont participé au dénombrement.

Malgré ses « limites » et le recours à une méthodologie « diversifiée », le dénombrement fournit un instantané de la situation « même si c'est difficile d'avoir tout le monde dans la même photo de famille », fait-on valoir.

Mais l'exercice a permis de fournir des données comparables avec d'autres grandes villes canadiennes qui aideront à l'établissement du prochain plan québécois d'action pour les années 2020 à 2025.

Pour ajuster l'offre de services

« Ce sont des données probantes qui permettront d'ajuster l'offre de services », précise-t-on au ministère de la Santé et des Services sociaux.

À travers l'île de Montréal, deux arrondissements comptent le plus grand nombre d'itinérants : Ville-Marie (332) et Plateau-Mont-Royal (131). Mais un nombre très important trouve refuge dans des lieux cachés (66) et dans les stations du métro (66).

Au moment du dénombrement, 2299 personnes se trouvaient hébergées par 64 organismes communautaires; 142 autres séjournaient dans des établissements du ministère de la Sécurité publique; 30 personnes étaient hospitalisées.

Loin derrière Vancouver et Toronto

Avec un taux d'itinérance de 16 personnes par 10 000 habitants, Montréal se classe loin derrière Vancouver (34), Toronto (30), Calgary (23) et Edmonton (21).

Parmi les tendances observées, le Dr Latimer signale la surreprésentation des hommes, celle des Autochtones – et particulièrement des Inuits – et le faible risque des immigrants de première génération.

Selon les données, 74 % des personnes itinérantes sont des hommes; 23 % des femmes et 3 % des personnes qui ont d'autres identités de genre. Les groupes d'âge les plus affectés sont les 30 à 49 ans (39 %) et les 50 à 64 ans (32 %).

Les Inuits particulièrement à risque

Alors que les Autochtones représentent 0,6 % de la population de l'île de Montréal, 12 % des itinérants dénombrés sont autochtones. Le quart d'entre eux sont des Inuits qui ne comptent pourtant que pour 5 % de tous les Autochtones de l'île.

Les chercheurs ont noté que les immigrants de première génération sont moins susceptibles de se trouver en situation d'itinérance. Parce qu'ils font l'objet de programmes spécifiques de prise en charge, suggèrent-ils.

Des facteurs diversifiés et des besoins multiples

Les raisons qui les ont poussé à la rue sont multiples : dépendance ou toxicomanie (20 %), incapacité de payer le loyer ou l'hypothèque (18 %), perte d'emploi (12 %), conflit avec le partenaire de vie (11 %), problème de santé mentale (9 %) et conditions de logement dangereuses (8 %).

Les raisons évoquées pour ne pas avoir utilisé un hébergement d'urgence sont : la présence (réelle ou appréhendée) de punaises de lit et autres insectes (34 %), la crainte pour la sécurité (12 %), les règlements (12 %), les odeurs, le bruit et le manque d'intimité (10 %).

Parmi les besoins que les personnes aimeraient recevoir figurent de l'aide pour trouver ou garder un logement (61 %), de l'aide pour trouver un emploi (40 %), des services de santé physique (36 %), des services de santé mentale (33 %), de l'aide pour résoudre des problèmes légaux (32 %) et des services pour vaincre une dépendance (26 %). ■

NDLR On peut lire sur le site itinaire.ca les réactions de la ministre de la Santé et des Services sociaux, Danielle McCann, de la ministre de la Métropole, Chantal Rouleau, et de la responsable du dossier à la Ville de Montréal, Rosannie Filato.



PAR ANTOINE DESROCHERS
CAMELOT ÉPICERIE MÉTRO, SAINT-HUBERT/BOUCHER

La réalité à bâtir

Passer du monde du rêve à la réalité pour un schizophrène, ce n'est pas si facile, mais il faut se bâtir une vie dans laquelle on peut être bien.

J'ai 56 ans, et je rêve encore beaucoup, mais j'ai quand même pris conscience que le monde réel est très important. Il ne faut pas arrêter de rêver, mais il est plus facile de le faire en dormant. Si le rêve tourne au cauchemar, au moins après la nuit, on se réveille.

Quelquefois la vie n'est pas facile, mais elle est aussi ce qu'on en fait. Quelquefois, les événements sont incontrôlables, et la vie nous réserve bien des surprises. Beaucoup de gens, pour ne pas se tromper de chemin, tournent en rond, comme ça ils connaissent déjà le chemin, vu qu'ils font toujours la même chose : c'est la routine du lunch.

Moi, j'aime mieux l'aventure, et connaître de nouvelles expériences. Lorsque je me trompe de chemin, il faut trouver une solution. Si je m'aperçois que le chemin que je voudrais prendre est à côté de celui sur lequel je me trouve, je me fous bien du fossé qu'il y a entre les deux, et même si cela occasionne des difficultés, je me dirige vers l'autre chemin (disons celui que je devrais prendre). Et ce, jusqu'à ce que je sois rendu où je voulais aller.

Un petit nid douillet

Il n'y a pas que le logement et les trois repas par jour qui sont importants. Ce qui est important, c'est de vivre ce qu'on a à vivre, et ce, le plus intensément possible. Je n'arrêterai jamais de rêver, et je me bâtirai un monde dans lequel je peux être bien. Bien sûr, dans un monde à bâtir, il faut que je me fasse une petite place bien à moi, c'est-à-dire un logement. Mais ça, j'y arriverai dans pas long. Je voulais un petit appart à 25 % de mon revenu, et je suis persuadé que je vais y parvenir dans un avenir pas trop lointain.

Il n'est pas exclu que je prenne une compagne dans mon cheminement de vie, mais ce n'est pas pour maintenant, ni même pour bientôt. Il ne faut pas rejeter la possibilité, car l'amour ne dit jamais quand il arrivera. Cela se fera bien quand le temps sera venu.

Pour l'instant, comme les petits oiseaux, avant de trouver une compagne, il faut avoir un nid douillet (pour moi-même d'abord, car la personne qui devrait être la plus importante, c'est moi-même). Lorsque je serai bien avec moi, je pourrai envisager la possibilité d'avoir quelqu'un dans ma vie.

Bien sûr, à mon âge, il est exclu de penser avoir un enfant. Par contre, j'aimerais bien revoir les enfants qui ont déjà été dans ma vie, car il y en a eu certains dont j'ai pris soin pendant quelque temps. Je ne regrette pas beaucoup de choses, car je n'aime pas avoir des regrets, mais quelques fois je me dis que si ma vie avait été plus stable, les enfants de ma vie seraient encore à mes côtés.

J'aime bien les enfants, mais je ne suis pas capable d'en prendre soin sans avoir au moins une femme pour faire figure de mère et s'occuper de leurs besoins physiques. Je suis persuadé d'être un bon papa d'amour, mais le poids de la dépendance sur les parents, c'est ce que je n'arrive pas à gérer. Bien sûr, avec une maman qui s'en occupe, je peux être un plus dans leur vie.

En tout cas, comme bien des parents le savent déjà, les enfants sont un plus dans notre vie, et c'est à nous de faire en sorte de créer une bonne ambiance pour que ça aille bien et qu'ils grandissent heureux, en forme et en santé.

Au plaisir de vous écrire encore.

PHOTO : PAN XIAOZHEN (UNSPLASH)

Peut-on encore passer une enfance insouciante, à l'abri du stress de la performance, du cyberharcèlement ou des troubles de l'anxiété ? Pas si simple, selon plusieurs spécialistes, qui s'inquiètent de l'état de santé mentale des petits Québécois.

Enfants SOUS pression

par Camille Teste

Il y a quelques semaines, la fondation Jeunes en Tête rendait publique une vidéo touchante, dans laquelle témoignait Mia, 14 ans. Face à la caméra, la jeune fille y évoquait une anxiété tenace depuis l'enfance, ayant engendré, entre autres, des troubles de l'alimentation et un séjour prolongé à l'hôpital.

Au Québec, Mia n'est pas un cas isolé. Aujourd'hui dans la province, près de 30 % des jeunes souffriraient de détresse psychologique. De surcoût, 17 % des élèves du secondaire ont également reçu un diagnostic de troubles anxieux.

« *Ces derniers temps, les jeunes sont plutôt malheureux*, confirme Joël Monzée, docteur en neurosciences, directeur-fondateur de l'Institut du développement de l'enfant et de la famille et professeur associé au département de psychiatrie de l'Université de Sherbrooke. *Notre société au sens large est confrontée à beaucoup de nouveaux phénomènes. En tant qu'adultes, il est déjà difficile de faire les bons choix, mais les enfants sont encore davantage confrontés à cette réalité-là.* »

Antidépresseurs

Or, selon ce spécialiste, on médicamente bien trop vite, en présumant que ces enfants sont nés ainsi, plutôt que de s'intéresser aux problèmes de fond qui ont engendré ces troubles-là.

Les chiffres sont édifiants. Ces dernières années, la consommation d'antidépresseurs, aussi utilisés pour soigner les troubles anxieux, a explosé. En 10 ans, le nombre total de jeunes Québécois de 17 ans et moins qui consomment des antidépresseurs a augmenté de 115 %.

Le constat est particulièrement alarmant chez les jeunes filles. Selon la Régie de l'assurance maladie du Québec (RAMQ), en 10 ans, le nombre de filles ayant eu recours à des antidépresseurs a augmenté d'environ 160 %.

Ritalin et cie

Même chose du côté des psychostimulants comme le Ritalin, utilisés pour accroître la concentration. Au Québec, la consommation de ces produits est trois fois plus élevée que dans le reste du Canada.

Le phénomène est tel qu'une cinquantaine de médecins, dont 45 pédiatres, signaient, en janvier dernier, une lettre ouverte dans le *Journal de Québec* pour dénoncer le recours trop facile aux médicaments visant à traiter des symptômes s'apparentant au déficit de l'attention.

Les signataires reprochaient notamment aux médecins de famille d'établir des diagnostics trop rapides, concluant un peu facilement au TDAH face à « *des symptômes d'inattention, d'hyperactivité, d'impulsivité et d'anxiété.* »*

* journaldequebec.com, 31 janvier 2019, *TDAH et médicaments: sommes nous allés trop loin ?*

Performance scolaire

Alors, comment expliquer que les jeunes, leurs parents et mêmes certains professionnels de la santé se tournent si aisément vers de tels produits ? Pour Solène Bourque, psychoéducatrice et auteure, la pression ressentie quant à la performance scolaire y est pour beaucoup.

De plus en plus préoccupés par la réussite de leurs enfants, les parents auraient trop souvent tendance à s'alarmer face à des symptômes jadis tolérés chez l'enfant. « *Je rencontre des parents qui me disent " Mon enfant de huit ans n'est pas capable de se concentrer. " Mais un enfant de huit ans, ça bouge ! Il est normal qu'il n'ait pas plus de 10 minutes d'attention !* »

Les parents sous pression se tourneraient alors très vite vers le corps médical pour se faire prescrire de quoi traiter ces symptômes. « *Résultat, il y aurait 10 fois plus d'enfants sous médication de type Ritalin que d'enfants effectivement diagnostiqués* », déplore la psychoéducatrice.

Le constat n'est pas plus réjouissant lorsqu'on s'intéresse aux antidépresseurs. Là, la pression de la performance expliquerait une partie des troubles anxieux et dépressifs ressentis par les petits qui, de plus en plus jeunes, développent une peur de l'échec, de l'erreur, de l'école même, laissant les parents souvent désarmés. « *Pour ces derniers, il est alors plus facile de se tourner vers la médication, que de changer le système au complet.* »

En d'autres termes, les parents feraient un choix rationnel : celui de traiter médicalement leurs enfants pour que, bon gré, mal gré, ils restent adaptés au système scolaire, ne prennent pas trop retard, et puissent ainsi persister dans leur scolarité.

Contenus pédagogiques inadaptés

Hyper exigeant, ce système scolaire est aujourd'hui vivement critiqué par les spécialistes, qui lui reprochent son manque de flexibilité autant que son élitisme décourageant. « *Les contenus pédagogiques qui existent aujourd'hui sont parfois inadaptés à la réalité neurologique de l'enfant*, déplore ainsi Joël Monzée. *Les gens qui font les programmes scolaires sont passionnés, mais parfois on demande aux petits de faire des choses pour lesquelles leur cerveau n'est pas encore prêt.* »

Solène Bourque va dans le même sens. « *Le système est exigeant de la même façon pour tous les enfants, alors que tous n'ont pas les mêmes forces*, déplore-t-elle. *Or, si on ne varie pas les activités et les méthodologies, difficile de faire en sorte que tout le monde vive des réussites.* »

Trop centré sur la performance intellectuelle, le système scolaire mettrait également trop souvent l'exercice physique de côté. « *Il y a de moins en moins d'heures d'éducation physique pour bouger et aller dehors, alors même qu'on sait qu'il s'agit là de l'un des meilleurs antidépresseurs qui soient* », continue-t-elle.

Réseaux sociaux

Bien sûr, l'école est en train de changer. Doucement, elle tend à développer une panoplie d'options pour s'adapter à tous. Mais cela ne suffira probablement pas, car elle n'est pas la seule responsable des troubles croissants ressentis par nos enfants.

Les réseaux sociaux, temples de la comparaison joueraient aussi leur rôle. Mais au-delà des modèles inatteignables qu'ils contribuent à diffuser, sous le regard découragé des nouvelles générations, ceux-ci auraient également accru le potentiel dévastateur des querelles entre jeunes. « *Le harcèlement scolaire, ça a toujours existé, prévient Joël Monzée. Mais avant il s'agissait de chamailleries qui demeuraient dans le contexte de l'école, du quartier... Aujourd'hui, avec les réseaux sociaux, c'est plus insidieux, et ça peut prendre des proportions immenses.* »

Sans aller jusqu'au harcèlement scolaire, Joël Monzée observe également que ces nouveaux modes de communication ont, paradoxalement, rendu certains échanges directs anxiogènes. « *Les petits savent comment envoyer un texte, mais entrer en relation normalement avec les autres, c'est devenu difficile.* »

Les écrans

Et lorsqu'ils ne sont pas utilisés pour échanger entre amis, les écrans eux-mêmes présentent des conséquences néfastes.

Ces dernières années, on le sait, nombreuses sont les études qui s'inquiétaient du caractère toxique, addictif et désocialisant de certains jeux vidéo. Mais la simple exposition à un écran, quel qu'il soit, pourrait suffire à troubler le bon développement de l'enfant. « *L'excitation de la lumière bleue, par exemple, pose problème car elle bloque la libération de mélatonine, nécessaire pour déclencher le sommeil*, montre Joël Monzée. *La mélatonine se libère trop lentement, ce qui fait qu'on ne sent pas le sommeil. Résultat, le jeune ne va pas aller dormir avant deux ou trois heures du matin.* »

Or, cela n'a rien d'anodin. « *Un enfant ou un adolescent a particulièrement besoin du sommeil pour se reposer, pour apprendre correctement et enfin pour rêver, mieux réguler ses émotions et donc se sentir plus heureux* », poursuit-il.

Une étude, réalisée à l'Université du Minnesota par la docteure Kyla Wahlstrom, a d'ailleurs démontré que les écoles qui ouvraient plus tard pour respecter le cycle de sommeil des jeunes faisaient face à moins de décrochage scolaire, mais aussi à moins de dépression, ou de problèmes de dépendance aux drogues ou à l'alcool.



PHOTO : SANTI VEDRÍ (UNSPLASH)

Sécurité familiale

Pour Joël Monzée, bien d'autres éléments, tels que la consommation de nourriture industrielle, pourraient expliquer les troubles de nos enfants. Mais pour lui, comme pour Solène Bourque, difficile de nier l'importance du sentiment de sécurité au sein même de la famille. « *Pour qu'un jeune se sente en sécurité, il a besoin de voir des adultes solides autour de lui*, souffle Joël Monzée. *Or les adultes ne sont pas forcément heureux non plus, il y a beaucoup de stress, de précarité financière, de frustration et de colère qui ont émergé ces dernières années. Il suffit de regarder les trolls sur internet pour s'en rendre compte.* »

L'évolution de la structure familiale jouerait aussi. « *La famille d'aujourd'hui demande à l'enfant de s'adapter en permanence*, constate Joël Monzée. *Les parents divorcent, se remettent en couple, se séparent à nouveau. Les enfants doivent vivre dans deux mondes différents, celui de chacun des parents. Ce n'est pas simple.* »

Pour Solène Bourque, le fait d'avoir des parents non seulement actifs, mais souvent débordés, ne contribue pas non plus à la sérénité de l'enfant. « *Les parents d'aujourd'hui sont peu disponibles, les enfants ne disposent que de peu de temps avec eux*, remarque-t-elle. *Par ailleurs, cela va souvent avec une routine qui commence tôt le matin, et dans laquelle l'enfant doit se presser pour aller à l'école ou pour vaquer à ses activités, etc. Cela laisse trop peu d'espace pour décompresser.* »

« *Il faut repenser la conciliation travail-famille*, assène-t-elle encore. *Pour les parents, comme pour les enfants, ça pourrait faire une grosse différence.* »

Une responsabilité sociétale

D'une manière générale, difficile de nier les difficultés rencontrées par les nouvelles générations. Plus que de chercher des explications, ne devrions-nous pas, en tant que société, prendre nos responsabilités ? Après tout, comme dit l'adage, il faut tout un village pour élever un enfant. « *Et quand un enfant chute, c'est probablement une partie du village qui est responsable aussi* », dit Joël Monzée.

« *On a souvent l'impression que l'enfant est dans un bocal et que les gens autour n'ont pas d'influence sur lui. Mais nous parents, éducateurs, amis, parents d'amis, enseignants, nous sommes en interaction avec eux et, indéniablement, nous avons une influence.* »

Agir

Alors, comment faciliter le bonheur de nos enfants ? Certainement pas en poursuivant dans la voie du « tout, tout de suite », répond Joël Monzée. « *Les jeunes peuvent compenser momentanément par des biens matériels, ce n'est pas ça qui va les rendre moins malheureux [sur le long terme]. Or, moins on s'intéresse à leur équilibre, plus ils sont à risque d'être des consommateurs d'outils cybernétiques, d'écrans, de jeux vidéo, mais aussi plus tard de drogue ou l'alcool.* »

Selon Joël Monzée, qui a deux adolescents à la maison, il s'agit *à minima* de limiter les comportements à risque. « *Chez nous, il n'y a pas de jeux vidéo dans la maison, et les enfants survivent : ils jouent dehors, ils font du vélo, du karaté. Cela ne veut pas dire qu'ils ne peuvent pas regarder une série de temps à autre ou utiliser l'ordinateur, ajoute-t-il. Mais on essaye de les orienter vers des choses qui font du sens. Mon garçon de neuf ans, par exemple, il crée de la musique avec Garage Band.* »

Une attention est aussi portée à la nourriture, à l'exercice physique, au contact avec la nature, et au temps privilégié en famille. « *On prend le temps de discuter, de philosopher. On s'assure qu'ils comprennent pourquoi ils font les choses : par exemple, on leur explique le sens de l'école.* »

La clef du bonheur

Pour le neuroscientifique, il est aussi indispensable de faire comprendre aux enfants et aux adolescents qu'ils sont la clef de leur propre bonheur. « *Si on attend de l'extérieur notre part de bonheur, on va être malheureux. Vous pouvez avoir la famille ou le métier le plus extraordinaire du monde, selon moi, être heureux c'est une démarche personnelle.* »

Bien sûr, il s'agit, ensuite, de leur fournir les outils adéquats pour le trouver. « *Il faut apprendre aux enfants à être heureux, leur mettre à disposition des ressources. Quand une difficulté se présente, il faudrait leur apprendre à la prendre comme un défi, pas comme une fatalité... et les pousser à accepter de relever ce défi.* »

Sauf que la société n'enseigne pas beaucoup cela aux enfants. « *On nous pousse à chercher le bonheur à l'extérieur de nous, à attendre que l'autre réponde à nos besoins. C'est dommage, conclut-il. Il faudrait profiter de l'école pour transmettre cela aux jeunes.* »



Philosopher



pour être
heureux

par **Camille Teste**

PHOTO : COURTOISIE DALILA ASSEFSAF

Convaincue qu'il s'agit d'un premier pas vers le bonheur, la Montréalaise Dalila Assefsaf veut apprendre aux enfants à philosopher.

Avec nos rythmes de vie effrénés, pas toujours facile de trouver du temps pour échanger, avec nos enfants, sur le monde qui nous entoure. Curieux, avides de réponses, ces derniers auraient pourtant tout à y gagner.

C'est en tout cas ce que croit Dalila Assefsaf, la fondatrice de l'organisme Les têtes bien faites, qui offre des cours de philosophie aux petits Montréalais. Selon elle, la philosophie est une façon d'apprendre à penser, d'atténuer les angoisses et le stress, d'encourager leur concentration, bref de rendre nos petits plus heureux.



« Ce qu'il faut
comprendre c'est
que je ne suis pas là
pour enseigner les
philosophes. Moi, je veux
apprendre aux jeunes à
philosopher. »



Défi pédagogique

Arrivée au Québec il y a 13 ans, Dalila Assefsaf a toujours aimé les défis pédagogiques. Dans une autre vie, elle était enseignante dans une école internationale anglophone, en Algérie. « *Je m'occupais de classes spéciales. Par exemple, je recevais des jeunes immigrants qui ne parlaient pas la langue, raconte-t-elle. Il y avait aussi des élèves qui avaient des problèmes de violence. Je devais trouver des manières de les réintégrer au système scolaire. Donc c'était vraiment de la débrouille, au cas par cas.* »

Lorsque sa fille, aujourd'hui âgée de sept ans, entre en maternelle, Mme Assefsaf découvre le travail de Frédéric Lenoir, auteur de l'ouvrage *Méditer et philosopher avec les enfants : pour une pratique joyeuse de l'attention et de la pensée* (éditions Albin Michel). Elle prend alors conscience du potentiel que peut avoir la philosophie pour les tout-petits.

Avec l'accord de l'enseignante, elle intervient une fois par semaine, ce livre sous le bras, dans la classe de son enfant. « *On philosophait déjà à la maison avec ma fille et on avait envie de partager cette passion à l'école. Depuis, je ne me suis jamais arrêtée.* »

La philo pour enfants, un métier

Peu à peu en effet, la jeune maman se prend au jeu. Elle décide de faire de cet engagement une carrière. « *C'est un défi de travailler avec les enfants, ils sont très sensibles, on ne fait pas n'importe quoi.* »

Elle se forme alors auprès de Frédéric Lenoir, et se tourne, en parallèle, vers la faculté de philosophie de l'Université Laval, qui propose un microprogramme et un certificat en philosophie pour les enfants. Elle est à bonne école : à la barre de ce programme se trouve Michel Sasseville. Au Québec, il est considéré comme le père

de la philosophie destinée aux plus jeunes. Déjà dans les années 1980, il testait l'enseignement de cette discipline dans les classes, convaincu qu'il était primordial d'apprendre aux plus jeunes à penser par eux-mêmes.

Partageant le même constat, Dalila Assefsaf, crée l'organisme Les têtes bien faites, avec un objectif : populariser la philosophie auprès des plus jeunes. « *Le département de l'Université Laval existe depuis des années, mais étonnamment la philosophie destinée aux petits n'est pas encore très populaire au Québec* », remarque-t-elle.

Aujourd'hui, elle collabore avec l'école Au Pied de la Montagne, avec les deux Biblios du Plateau, mais aussi avec le Livart, un espace culturel situé rue Saint-Denis. Elle a également donné des ateliers à des jeunes Autochtones, grâce à l'organisme Montréal Autochtone.

Avant la réflexion, la méditation

Alors, comment s'y prend Mme Assefsaf pour amener les plus jeunes à philosopher ? D'abord, par la méditation, explique-t-elle. « *Je commence toujours par une pratique de pleine conscience. Évidemment, quand je dis aux enfants qu'on va méditer, ils se mettent en lotus et ferment les yeux, mais ce n'est pas forcément ça, la méditation* ».

En fait, cette passionnée fait appel à des exercices de centrages variés, et souvent ludiques. « *Nous faisons des exercices de respiration, du dessin, de la marche, des voyages dans le corps, etc. Les enfants ne réalisent pas toujours qu'ils sont en train de méditer, sourit-elle. Je travaille aussi beaucoup avec le son : je fais chanter mon bol tibétain, les enfants doivent l'écouter de façon très concentrée et lever leur main lorsqu'il n'y a plus de son. L'écoute de chacun étant différente, toutes les mains ne se lèvent pas au même moment.* »



Gros avantage de ces pratiques, elles peuvent être traduites dans la vie quotidienne. « Ça aide pour les problèmes de concentration, ou en cas de conflits. Plusieurs des petits que j'accompagne me disent qu'ils vont maintenant méditer dans leur chambre lorsqu'ils sont punis, car cela leur fait du bien », se réjouit-elle encore.

Apprendre à penser

Une fois les enfants ancrés dans le moment présent par la méditation, il est temps d'entrer dans le vif du sujet. « Ce qu'il faut comprendre c'est que je ne suis pas là pour enseigner les philosophes. Moi, je veux apprendre aux jeunes à philosopher. »

Pas de longs monologues sur Kant ou Spinoza, donc, mais plutôt des conversations ouvertes durant lesquelles chacun a la place d'intervenir. « Il arrive qu'on commence en lisant une histoire, qui va soulever des questions, montre-t-elle. Par exemple, je leur parle régulièrement de l'anneau de Gygès, un anneau qui permet de devenir invisible. »

Évoqué dans *La République* de Platon, l'anneau de Gygès devient un moyen, pour les enfants, de réfléchir à ce qu'ils se permettraient ou s'empêcheraient de faire s'ils étaient invisibles. « Chacun peut prendre la parole, donner son avis, mais doit aussi respecter la parole de l'autre et les avis divergents. »

Aidée par une petite poupée Socrate qui est vite devenue la mascotte des plus jeunes, Dalila Assefsaf aborde ainsi toutes sortes de questions, des plus profondes (qu'est-ce que le bonheur ?) aux plus contemporaines (à quoi servent les likes ?).

Rester neutre

Pour la pédagogie, ces conversations ne sont pas des débats : personne ne les gagne à la fin. Et pas question non plus d'influencer l'opinion des élèves. « Les réponses ne doivent pas venir de l'adulte, il est primordial de ne pas arriver à une morale. »

Mais pas facile car après tout, tout pédagogue arrive en classe avec ses valeurs, sa subjectivité et ses idées politiques ou morales. « Se distancer de ses propres idées, c'est un travail de longue haleine. Rester neutre, ça s'apprend, continue-t-elle. C'est pour cela qu'on ne peut pas confier ce travail à n'importe qui. Il faut des gens formés et qualifiés, sinon ça risque de devenir n'importe quoi. »

Des parents séduits

Aujourd'hui, Mme Assefsaf accompagne une centaine d'enfants, dont les parents sont conquis. « J'ai zéro échec, tout le monde est séduit et les parents sont accros, se réjouit-elle. Il y a même une maman qui m'a dit " tu as changé la vie de mon fils ", car son petit a gagné confiance en lui. »

Avec une joie immense, elle remarque que la pratique de la philosophie avec les très jeunes engendre un effet tout à fait bénéfique sur leur état d'esprit : « Un enfant heureux, c'est un enfant qui a la place de s'exprimer avec ses propres couleurs, et avec ses propres outils. Or, mes ateliers permettent cela, affirme-t-elle. Non seulement ils ont un espace pour prendre la parole, pour chercher des réponses, pour rationaliser, mais en plus ils peuvent le faire à leur manière. S'ils ne sont pas à l'aise avec les mots, par exemple, ils peuvent mimer, dessiner ou utiliser de la pâte à modeler. »

En résulte un certain bien-être, qui fait la joie des enseignants et des parents, parfois à court d'idées pour prendre en charge des enfants angoissés, dissipés ou même violents. « *C'est clair que cette pratique aide à réduire le stress et les angoisses. Le simple fait de savoir qu'il n'y a pas de bonnes réponses, ça permet de relâcher toute pression. J'ai aussi remarqué l'impact positif que cela peut avoir sur des enfants qui ont des problèmes de violence avec leurs camarades.* »

Plus sereins, plus confiants, les petits ramènent parfois même ce qu'ils ont appris à la maison : « *Je vois des enfants qui apprennent à leurs parents stressés ou colériques comment méditer* », s'amuse Mme Assefsaf.

Passion

Bien sûr, cetteoureuse de la philosophie sait que la discipline ne suffit pas à l'équilibre des enfants. Pour elle, le corps est inséparable de l'esprit. « *La philo, c'est merveilleux. Mais ça ne veut pas dire qu'il ne faut faire que ça, l'idée n'est pas d'anesthésier les enfants. Ils doivent rester pleins de vie. Cela ne remplace par l'exercice physique, et réciproquement.* »

Reste que les enfants en redemandent. « *C'est fou de voir comment même les plus réticents embarquent... il y a même des petits qui bénéficient déjà des cours à l'école et qui ont tenu à s'inscrire aussi aux ateliers que je donne au Livart.* »

Celle qui a commencé comme bénévole il y a trois ans arrive aujourd'hui à vivre de ses ateliers. « *Au début ça a été des sacrifices et beaucoup de travail gratuit, mais je ne regrette pas. Pour moi, apprendre aux enfants à philosopher c'est devenu viscéral. J'en ai fait ma vie. Cela fait de moi une meilleure mère, une meilleure femme, une meilleure épouse* », s'émeut-elle.

Alors, la philosophie est-elle une recette miracle aux maux du monde moderne ? Dalila Assefsaf en est convaincue, et se bat pour faire entrer la discipline dans les écoles. « *Le système éducatif c'est une grosse machine, ça prend du temps, mais il y a de l'ouverture* ». Entêtée, cette amoureuxse de l'enfance ne compte pas lâcher le morceau. « *On va y arriver, un enfant à la fois, une école à la fois.* »



Si vous souhaitez initier vos enfants à la philosophie, rendez-vous sur lestetesbienfaites.com

Google Home et cie inquiétudes ou bonheur pour les enfants ?



PAR GENEVIÈVE BERTRAND
JOURNALISTE-PARTICIPANTE

« *Ok Google, raconte-moi une histoire pour m'endormir.* » Depuis quelques années, les assistants intelligents, tels que Google Home, Alexa d'Amazon, Cortana de Microsoft et Siri d'Apple, ont fait leur apparition dans les maisons qui suivent le virage de l'intelligence artificielle.

Commandés par la voix, ils lancent des balados, des achats en ligne, des bulletins météo, ils répondent à des questions, et peuvent même servir aux enfants. Mais cela est-il vraiment sans risque ? Cette relation « *enfant-ordinateur* », dans laquelle ils pensent trouver un ami, les rend-elle vulnérables ?

Un ami pour les enfants ?

Sylvain Desharnais, 63 ans, étudie à la maîtrise en informatique à l'UQAM. Il est spécialisé en sécurité et vie privée. Son domaine de recherche est, depuis plus de 20 ans, l'investigation numérique et il s'intéresse aux traces de la vie privée laissées par l'utilisation d'assistants numériques personnels. Il est d'avis que ces assistants personnels ont surtout des fonctions basiques.



Les questions les plus fréquemment posées à ces appareils concernent la météo, des recettes de cuisine, mais on se sert aussi de ces assistants comme réveille-matin, comme agenda ou encore pour obtenir des directions. « Si je demande quelle est la profondeur de l'océan Indien, il va me répondre 4210 mètres, mais il ne me dira pas à quel endroit il se situe, ni aucun autre complément d'information, précise M. Desharnais. J'aurais aimé qu'il me parle de certaines fosses ou îles particulières de cet océan. Alors d'un point de vue éducatif, pour un enfant, c'est limité. Un parent attentionné pourrait mieux lui répondre, s'il connaît la réponse bien évidemment. L'enfant ne pensera pas à obtenir plus de détails en utilisant l'appareil, ce qui freine sa curiosité. »

Peu importe la question posée, cet objet vocal peut trouver tout ce qu'on lui demande grâce à son moteur de recherche intégré. L'enfant peut-il trouver une oreille attentive, ou même un « ami » ? « Non, il n'y a pas de conversation suivie, répond M. Desharnais. L'utilisateur envoie un stimulus et l'appareil répond au stimulus, c'est tout. De là à tenir une conversation, non. Il ne va pas entamer un dialogue. Lorsqu'on essaie, par exemple, de faire parler Alexa d'Amazon, l'assistant a souvent des réponses insensées. »

Activités à faire avec les enfants

Plusieurs activités sont proposées par l'assistant personnel, telles que jouer au chef cuisinier. Les enfants peuvent aussi jouer au jeu-questionnaire classique intégré à Google Home, en demandant : « OK Google, laisse-moi parler à Akinator ». Le jeu commencera immédiatement avec une série de questions.

L'assistant peut également raconter une histoire aux enfants afin de les aider à s'endormir ou pratiquer leur grammaire. Il permet aussi de jouer à des petits jeux de mémoire en famille, soit une partie de tic-tac-toe ou de Bonhomme pendu pour passer le temps.

Indécis ? L'assistant peut faire un « pile ou face » pour vous. Afin de mieux connaître vos convives lors d'une soirée en groupe, il peut vous faire répondre à une question aléatoire à tour de rôle. Il peut aussi faire des blagues adaptées aux enfants ou même organiser une partie de bingo dans le confort de votre salon.

Il propose aussi des jeux éducatifs pour apprendre, par exemple, les cris des animaux de la ferme. D'une manière générale, ces gadgets *high-tech* permettent aussi aux enfants de se familiariser avec la technologie à un bas âge.

Google s'associe à Disney

Dans le but d'offrir aux enfants des histoires enchantées racontées avec réalisme, Google s'est associé avec Disney à la fin de l'année dernière. Ainsi, *Peter Pan*, *Cendrillon*, *Alice au Pays des Merveilles* et les *Trois Petits Cochons*, entre autres, trouveront des enfants très réceptifs à la lecture de ces contes fantastiques avec ambiance sonore. L'assistant Google est désormais capable d'ajouter du son et des bruits à ces histoires pour les petits.

Alors, le fait que ces assistants prennent le relais de la lecture du soir aux enfants est-il une bonne nouvelle ? Est-ce que cela allège les tâches des parents ? « Moi j'ai raconté beaucoup d'histoires à mes

enfants, se souvient M. Desharnais. On ne me convaincra pas que ces gadgets remplacent une présence parentale. Le but de leur raconter des histoires, c'est de les éduquer. C'est aussi un moment privilégié de contact avec ton enfant avant qu'il s'endorme. Cela donne aussi l'occasion de le prendre dans ses bras et de le remplir d'amour. Ce que ne peut pas faire une machine. »

À force de vouloir donner un côté humain à leur intelligence artificielle, les développeurs ont dû s'adapter à toute une série de situations cocasses. Depuis les premières versions de Siri, les fabricants ont cette manie d'insérer des réponses programmées amusantes pour toutes questions loufoques. Dans le milieu, on appelle ça des *Easter eggs* (terme anglais pour « œuf de Pâques ») : ce sont les fameuses fonctionnalités cachées qui permettent à l'utilisateur de rigoler. Par exemple, demandez à Siri quel est le meilleur téléphone intelligent, elle répondra « celui que vous tenez ! » Par ailleurs, si vous blasphémez à Siri, elle vous répondra : « Si votre mère vous entendait ! »

Les enfants : un public vulnérable

Malgré la dimension ludique de ces outils, ils soulèvent des enjeux liés à la protection de la vie privée qui sont exacerbés dans la mesure où ces appareils s'adressent à un public vulnérable. « Sans être conscients de l'impact que leurs paroles et leurs actions peuvent avoir sur leur vie privée, les enfants parlent à leurs jouets, leur divulguent des renseignements... et peuvent même leur confier des secrets », souligne un rapport réalisé par Option consommateurs en 2018 qui s'intitule *Enfants sous écoute : la protection de la vie privée dans l'environnement des jouets intelligents*.

Ce rapport évoque aussi une étude menée auprès de 184 enfants, intitulée *Children's Relationships with Robots: Robot is Child's New Friend*, qui montre que près de la moitié des enfants interrogés ont dit qu'ils étaient prêts à divulguer des secrets à leur robot. D'autres ont dit ne pas vouloir leur partager leurs secrets.

Pendant, cela ne veut pas dire qu'ils ne le feront pas dans l'avenir : les enfants qui ne se confient pas à leur robot s'abstiennent en général car ils ne trouvent pas cet outil assez « humain » (il ne parle pas ou il n'entend pas). Mais selon cette étude, l'amélioration progressive des capacités technologiques des jouets intelligents pourrait faire en sorte qu'encore plus d'enfants auront envie de se confier à ces appareils.

Le problème c'est que le jouet intelligent est un bien mauvais confident : « Constamment, il collecte, analyse et communique les données générées lors de son utilisation. Véritable automate, son intelligence ne lui permet guère de saisir les nuances de l'humanité ; ainsi, on peut douter qu'un jouet intelligent puisse être en mesure de comprendre un enfant qui lui affirmerait avoir besoin d'aide », révèle le rapport.

« Véritable rapporteur, le jouet intelligent permet parfois aux parents d'accéder aux enregistrements de la voix de leur enfant, voire de les partager sur les réseaux sociaux – ce qui soulève l'épineuse question du respect de la vie de l'enfant par ses parents », constate également le rapport d'Option consommateurs.

Espion à domicile ?

L'espionnage n'est pas nouveau ; il a existé avec les ordinateurs, les portables, les tablettes ou les réseaux sociaux : il suffit de penser au scandale Cambridge Analytica qui a obtenu sans autorisation des données d'utilisateurs de Facebook.

Pour M. Desharnais, les assistants personnels ne font pas exception. « *Bien que la reconnaissance vocale ne soit activée qu'avec des mots déclencheurs, tels que Alexa ou Ok Google, l'appareil demeure à l'écoute tout le temps. Lorsqu'il est en attente, il ramasse un flux sonore, explique-t-il. Aux États-Unis, le FBI a fait des perquisitions chez Amazon et Google pour avoir le contenu de ce qui avait été recueilli sur les appareils. La cueillette est toutefois modeste.* »

Ces « robots à reconnaissance vocale », se sont pourtant multipliés, au grand dam de certains, qui se méfient de la protection de la vie privée. Les assistants personnels sont de plus en plus pointés du doigt lorsqu'il est question de données personnelles.

Pour contrecarrer cela, Google Home est muni d'un bouton à l'arrière qui permet de désactiver totalement les deux micros, rendre l'assistant inopérant et ainsi protéger l'intimité.

Des assistants qui nous trahissent

Mais peut-être serait-il mieux de craindre ou même de nous passer de ces assistants qui pourraient transmettre nos données, celles-ci risquant, par exemple, d'être réutilisées pour générer des offres d'achat ou des études de comportement. « *L'utilisation de données massives est un risque. Quand il y a des centaines de millions de personnes qui fournissent des données à Google, on peut réfléchir à l'impact que cela va avoir sur nos vies* », s'alarme M. Desharnais.

« *Si ton enfant va sur un site de Disney, il ne faut pas se surprendre qu'une offre de voyage en Floride apparaisse tout à coup à l'écran. Que faire de toutes ces données volontairement transmises par des millions d'utilisateurs et patiemment accumulées, si ce n'est d'en tirer d'autres informations qu'on pourra vendre ?* », ironise M. Desharnais.

Surveillance parentale

Alors, comment protéger ses enfants ? Certains de ces assistants numériques ont des fonctions de surveillance parentale. Elles sont un bon moyen d'empêcher les plus jeunes de faire des achats, mais aussi de consulter des sites à risque. « *On peut ainsi leur éviter de se retrouver sur des sites qui pourraient causer des traumatismes, par exemple des sites un peu gore, racistes, hargneux, agressifs, pornographiques ou qui comportent de la pornographie infantile* », explique M. Desharnais.

Mais attention, l'appareil ne fait pas toujours la distinction de façon impeccable. « *Même si vous activez des paramètres de surveillance parentale, il y a toujours des sites qui vont réussir à se programmer de façon à contourner ces barrières-là.* »

« *La bonne solution est d'expliquer à l'enfant que le monde n'est pas parfait, tout en lui spécifiant ce dont il doit se méfier, indique M. Desharnais. Il faut également être prudent et éteindre les appareils lorsqu'ils ne sont pas utilisés.* »

LES CAMELOTS

À L'IMPRO



Dimanche
le 28 avril à 14h
au Club Soda

Durant les 2 entractes,
2 périodes de 10 minutes seront
jouées par 2 équipes formées de
3 joueurs de L'itinéraire et
1 joueur de la LNI

**Courez la chance de gagner
une paire de billets pour
assister au match !**

 /GroupeLitinaire

Saison
de la
Coupe
Charade



2019

Production
THÉÂTRE
LNI



DANS LA TÊTE
DES CAMELOTS



Enfant,
que voulais-tu
faire
plus grand ?

PHOTO : CAROLINE HERNANDEZ (UNSPLASH)

Le droit de vivre

Mon parrain, vers l'âge de 10 ans, m'a demandé ce que je voulais faire plus tard. Je lui ai répondu que j'aimerais être acteur à Hollywood. Mon acteur favori était Burt Reynolds. À l'époque, je me disais que les acteurs avaient le droit de vivre, tandis que les autres les regardaient vivre. Depuis ce temps, je fais de l'*acting*, je joue un rôle, mais dans la vie, pour m'intégrer, pour *fitter* dans le décor.

ANTOINE DESROCHERS

CAMELOT ÉPICERIE MÉTRO, SAINT-HUBERT/BOUCHER

Sauver des vies

Quand j'étais jeune, il y avait trois professions qui m'intéressaient : pompier, policier et médecin. Je voulais devenir policier pour garder la société en ordre et protéger les citoyens. Pour le métier de pompier, je voulais évidemment éteindre les incendies et sauver des vies. Finalement, je voulais pratiquer la médecine pour être attentif aux besoins des patients afin de leur donner les soins appropriés.

ROGER DUCHARME

CAMELOT MÉTRO JEAN-TALON

La musique dans le sang

Moi, j'ai toujours aimé la musique. J'aurais voulu travailler dans ce domaine. J'ai été DJ et je désirais continuer là-dedans, mais il y a beaucoup de compétition. J'ai dû faire autre chose. La musique, je l'ai dans le sang.

MICHEL DUMONT

CAMELOT MÉTRO JOLIETTE

Y a-t-il un pilote dans l'avion ?

J'aurais aimé devenir pilote d'avion, surtout pour les avions de ligne. Ça m'aurait permis de voyager dans le monde, de visiter tous les pays, de faire le tour de la planète. Les hôtels sont payés et tu travailles avec de belles hôtesse (s) (rires). Quand j'étais jeune, j'ai pris l'avion pour aller à New York et en Floride et j'avais un peu peur.

MAXIME VALCOURT

CAMELOT THÉÂTRES DU RIDEAU VERT ET DU NOUVEAU MONDE

Profession : architecte

Je souhaitais être architecte. J'aimais tracer des lignes, tracer des cartes et faire des constructions en Lego. Ça m'intéressait jusqu'à l'âge de huit ans. Après ça, contrairement à tout le monde qui voulait jouer au hockey, je voulais être joueur de baseball. J'étais très bon.

CHRISTIAN TARTE

CAMELOT 29^E AVENUE ET BEAUBIEN

L'enfer, c'est les autres

Au primaire, j'allais à l'École Jean-XXIII à Repentigny et je voulais être une sœur. À mon époque, dans les années 1960, la religion était très importante. J'avais tellement peur d'aller en enfer que je me disais que si je devenais sœur, je n'irais pas. Je les trouvais belles et elles avaient l'air bien.

SYLVIER DESJARDINS

CAMELOT ONTARIO/CHAMPLAIN

Le tour du monde

Je n'ai pas beaucoup de souvenirs de mon enfance, mais je me rappelle que je souhaitais faire le tour du monde pour m'échapper de mon quotidien qui était assez atroce. Je voulais devenir polyglotte. J'ai commencé à écrire à l'âge de cinq ans. Je voulais écrire des romans d'aventures qui se passent dans d'autres pays. J'ai pas mal concrétisé mon rêve à l'âge de 17 ans. J'ai fait presque toute l'Europe occidentale. J'ai passé un an en Afrique du Nord et je suis allée trois fois au Mexique. J'ai aussi visité la Colombie, le Venezuela et j'ai vécu à Vancouver pour apprendre l'anglais. Malheureusement, après ma psychose en Égypte, j'ai dû arrêter de voyager.

LINDA PELLETIER

CAMELOT MARCHÉ MAISONNEUVE

Les poupons

Je rêvais de travailler à la pouponnière parce que j'aimais les enfants, mais j'ai lâché l'école à 17 ans pour gagner des sous. J'aime ça m'occuper des bébés.

DIANE CURADEAU

CAMELOT MÉTRO DE L'ÉGLISE

Que nous enseigne le dénombrement ?

Le dénombrement 2018 indique que Montréal comptait 3 149 personnes en situation d'itinérance visible le 24 avril dernier. À quoi nous sert cette information ? Les dénombrements nous fournissent l'information de base sur laquelle nous pourrions collectivement bâtir des réponses adaptées pour mettre fin à l'itinérance.

Pour le Mouvement pour mettre fin à l'itinérance à Montréal (MMFIM), au-delà de mettre un chiffre sur une réalité complexe, l'intérêt réside aussi dans le deuxième objectif : décrire la population itinérante. Les 1 693 questionnaires remplis offrent des renseignements sur la réalité, mais aussi sur les services souhaités par les personnes itinérantes.

Que nous disent les résultats du dénombrement ? Essentiellement : que personne n'est à l'abri. Que ce soit parce que près de 40 % des jeunes de moins de 30 ans sont en situation d'itinérance depuis cinq ans ou plus ou que 22 % des personnes de 50 + ont perdu leur logement pour la première fois il y a moins d'un an, le dénombrement démontre que l'itinérance peut frapper à tous les âges et qu'elle a plus d'un visage.

Que faire avec ces résultats ? Le MMFIM en retire ces messages principaux : l'importance d'investir dans les programmes de stabilité résidentielle avec accompagnement et de s'assurer de la disponibilité de logements sains et abordables et l'importance d'agir en prévention ciblée pour mettre fin à l'itinérance.

Pour le MMFIM, la fin de l'itinérance passe notamment par l'accès au logement abordable permanent et à des services d'accompagnement. Malgré les 1 176 personnes

logées et ayant reçu des services de soutien depuis 2016, on constate tout de même une augmentation du nombre de personnes itinérantes. Clairement, le Québec continue de produire de l'itinérance et il faut poursuivre la recherche de solutions pour fermer le robinet à la source de cette problématique.

Les points de bascule régulièrement identifiés pour expliquer les épisodes d'itinérance sont la sortie d'institutions (centres jeunesse, établissements de détention, hôpitaux) et la perte de logement. Il faut agir en amont sur ces déterminants. Des initiatives comme le projet pilote *Sortie carcérale planifiée* du YMCA pour préparer les détenus à leur sortie d'établissement ou *Projet Logement Montréal* qui a pour objectif de stabiliser en logement 250 personnes vivant une situation d'itinérance chronique ou épisodique et dont le taux de rétention s'élève à 92 %, sont des exemples d'actions porteuses d'espoir.

En Amérique du Nord et en Europe, les réussites les plus citées pour réduire l'itinérance sont Medicine Hat (Alberta) et la Finlande. Dans les deux cas, l'importance de recueillir des données a été gage de succès. C'est ce à quoi Montréal, le Québec et le Canada devraient s'attarder. Des initiatives comme le dénombrement et la collecte de données dans le tableau de bord *2000Solutions* du MMFIM vont assurément dans ce sens.

Le MMFIM déploiera tous les efforts pour porter ce message et pour donner une voix aux personnes en situation d'itinérance qu'on entend malheureusement trop peu souvent. ■

Signataires :

- André Poulin, *président du conseil d'administration du MMFIM; fondateur et conseiller spécial*, Destination Centre-Ville
- Irène Marcheterre, *vice-présidente*; Directrice des communications et de l'accès à l'information, CHUM
- Samuel Watts, *Président-directeur général*, Mission Bon Accueil
- Carl Bond, *directeur, gestion immobilière*, Société d'habitation et de développement de Montréal
- Aubin Boudreau, *Directeur général*, Accueil Bonneau
- Art Campbell, *directeur, initiatives communautaires* — YMCA Centre-ville
- Linda Carbone, *directrice générale*, BOMA Québec
- Olivier Farmer, *psychiatre*, Hôpital Notre-Dame, équipe Suivi intensif en itinérance (SII)
- France Guillemette, *directrice générale*, Logis Rose Virginie
- Stéphanie Gareau, *directrice générale*, MMFIM

Le MMFIM regroupe des gens du milieu des affaires, d'institutions, des chercheurs et des organismes communautaires qui désirent relever ensemble le défi de vaincre l'itinérance à Montréal.



Ostentatoire et vulgaire

Il y a quelques années, j'ai visité une « *monster house* » à Blainville, qui appartenait à l'oncle et la tante de mon amoureuse de l'époque. Monsieur avait fait fortune dans le secteur de la construction-rénovation. Tous les deux étaient issus de milieux familiaux relativement modestes. Leur nouvelle maison était gigantesque, littéralement monstrueuse. Si mon souvenir est bon, elle comptait trois salles de bain complètes, une cuisine digne d'un grand chef étoilé, une salle de cinéma maison et une piscine creusée. Pour une petite famille comptant deux enfants, c'était, à la limite, complètement ridicule.

Une décoratrice avait conseillé le couple pour à peu près tout dans la maison : de la couleur des murs au choix des reproductions d'œuvres d'art en passant par le tissu des rideaux et les meubles. L'ensemble donnait une impression de toc, de plaqué. Malgré les apparences, je ne porte pas un jugement moral sur les choix de ce couple, très fier et heureux de sa maison.

S'acheter un statut social

Reste qu'en se payant une telle maison – qui avait évidemment coûté une fortune – cette femme et cet homme ne s'étaient pas qu'acheté une demeure, des meubles et des objets décoratifs. Ils s'étaient surtout acheté un statut social. Du moins, l'apparence d'un statut social.

La consommation de biens et de services joue parfois, souvent, ce rôle, y compris dans celle d'objets les plus banals. Le grand sociologue et économiste étatsunien Thorstein Veblen (1857-1929) la nommait la « consommation ostentatoire ». C'est-à-dire qu'en plus de l'utilité immédiate et concrète des marchandises que l'on se procure, nous achetons également une image de nous-même que nous souhaitons projeter aux yeux des autres.

Par exemple, une voiture sert à nous transporter du point A au point B, comme on dit. Mais entre une Toyota Tercel 1999 un brin rouillée achetée usagée à 1200 \$ et une rutilante Mercedes-Benz de l'année à 75 000 \$, qui toutes les deux nous transportent entre les deux mêmes endroits, il y a une différence (outre leurs caractéristiques mécaniques et leurs performances) :

la démonstration, ostentatoire, de la capacité du propriétaire de la seconde à se payer une voiture luxueuse et dispendieuse. D'afficher, en somme, son statut social.

Il en va de même de la « *monster house* » de Blainville : sans nier le bonheur sincère et vrai de ce couple de posséder et d'habiter leur somptueuse demeure, ils avaient, inconsciemment, le désir de montrer à la face du monde qu'ils appartenaient (désormais) à une classe sociale en mesure de se payer une piaule à un million de dollars.

Fierté, ostentatoire ou de mauvais goût ?

En sociologue rigoureux, Veblen ne portait pas de jugement de valeur en analysant la consommation ostentatoire de ses semblables (notamment des nouveaux riches). Mais il est évidemment plus que tentant de le porter, ce jugement de valeur.

Pour vous et moi, il est tout à fait inconcevable, absurde voire de très mauvais goût, par exemple, d'arborer au poignet une montre Patek Philippe, une marque de grand luxe, qui coûte 65 000 \$, soit plus de 20 000 \$ de plus que le salaire annuel moyen (brut) au Canada.

Tracer les frontières entre être fier de posséder de beaux objets, d'utiliser, même inconsciemment, cette possession pour montrer à la face du monde notre richesse et d'en jauger le mauvais goût est impossible. Reste que, il y a tout de même des limites, me semble-t-il. Par exemple, le rappeur Drake s'est fait confectionner un étui pour son iPhone, serti de diamants 18 carats, au coût de 400 000 \$. Un montant probablement supérieur à la valeur de votre résidence, si vous avez la chance d'être propriétaire. Un objet à mes yeux d'un mauvais goût inouï. De l'artificiel, rien d'authentique.

Je jugeais la « *monster house* » de Blainville de la même manière : de l'artificiel, rien d'authentique. Sauf qu'il y avait une pièce singulière dans cette maison, la chambre à coucher du couple. Où on trouvait le « set de chambre à coucher » acheté à leur mariage, dans les années 1970. Pas très joli, surtout pas très luxueux, mais qui dégageait de l'authenticité. Tout le contraire du reste de la maison.

Comme quoi, dans l'intime, on retrouve l'authenticité. ■



PHOTO : MIVILLE TREMBLAY



Déchiffrer les budgets gouvernementaux

PAR MIVILLE TREMBLAY
BÉNÉVOLE À LA RÉDACTION

Les discours sur le budget sont souvent difficiles à décoder, car s’y mélangent des dimensions politiques, financière et économiques.

L’angle politique : la partie visible de l’iceberg

Dans notre démocratie parlementaire, les partis font campagne en mettant de l’avant leur chef, leur équipe et leur plateforme. Une fois au pouvoir, c’est beaucoup au moment de la présentation du budget qu’ils donnent suite ou non à leurs engagements.

Bien entendu, ils cherchent légitimement à plaire à leur base électorale en remplissant des promesses phares. Toutefois, les gouvernements doivent aussi se montrer sensibles aux innombrables demandes de groupes d’intérêt très variés, d’où la tentation de multiplier les petites annonces, souvent qualifiées de saupoudrage.

D’où vient et où va l’argent ?

Un budget révèle où le gouvernement ira chercher l’argent pour financer ses activités : impôts, taxes et revenus des sociétés d’État. Dans le cas des provinces, une part importante de leurs revenus provient aussi des transferts du gouvernement fédéral. Si ces revenus sont inférieurs aux dépenses, le déficit sera comblé par des emprunts. Ceux-ci financeront également la plus grande partie des investissements en infrastructures, qui font l’objet d’une comptabilité spéciale.

Le budget présente aussi la répartition des dépenses pour chacune des grandes missions de l’État, mais c’est dans un document distinct appelé crédits que l’on retrouve les sommes allouées à chacun des ministères.

De nombreux tableaux expliquent la situation financière du gouvernement, notamment l’évolution de sa dette, créée par le

cumul au cours des ans des déficits et des investissements en infrastructures. On y compare généralement la dette à la taille de l’économie et on y analyse son caractère soutenable ou non.

Quelle que soit la couleur du gouvernement, la très grande majorité des dépenses revient d’une année à l’autre, plus ou moins indexée à l’inflation. Les nouvelles initiatives, touchant les taxes ou les dépenses, ne représentent qu’une toute petite partie du budget, car la marge de manœuvre des gouvernements est généralement mince. Même les grandes annonces qui retiennent l’attention sont souvent réparties sur plusieurs années.

Un document économique

Enfin, le budget indique comment le gouvernement entend favoriser la croissance économique. C’est souvent l’occasion de présenter dans des documents distincts de nouvelles politiques touchant des aspects particuliers de l’économie, comme la formation de la main-d’œuvre, par exemple.

Un budget peut également avoir un impact sur l’ensemble de l’économie, en raison d’un changement significatif dans la taille du déficit ou du surplus budgétaire. Un déficit accru de manière délibérée stimule la croissance (jusqu’à un certain point), tandis qu’un plus grand surplus (ou un plus petit déficit) peut ralentir la croissance. Mais ces changements dans le solde budgétaire sont délicats à interpréter, car ils sont aussi reliés aux changements observés dans la croissance de l’économie. Dit plus simplement, le budget influence l’économie, mais en retour l’économie influence le budget.

Les discours sur le budget sont des événements importants, car ils reflètent tant bien que mal les choix démocratiques faits lors des élections. De près et de loin, ils touchent la vie de tout un chacun.





PHOTO : MIVILLE TREMBLAY

Logement social

Il faudra être encore très patient



PAR YVON MASSICOTTE
CAMELOT MÉTRO UNIVERSITÉ-DE-MONTRÉAL

Les mal-logés et les sans-abri devront attendre. Ni Ottawa ni Québec n'entendent investir massivement avant l'an prochain dans la construction de nouveaux logements sociaux et dans la lutte à l'itinérance. Portrait de deux budgets, de deux approches à réconcilier et d'une entente qui reste à négocier. Voici l'analyse de notre camelot qui a assisté à la présentation des budgets à Ottawa et à Québec.

Comme un avion lourd qui peine à quitter la piste, la construction de logements sociaux prend beaucoup plus de temps que prévu à décoller. Tant les budgets fédéral que provincial prévoient des fonds supplémentaires pour le logement social, mais les personnes démunies devront être très patientes avant d'en profiter, car les obstacles sont nombreux.

Dans les budgets déposés en mars, il faut distinguer les annonces à plus court terme, venant surtout de Québec, des annonces à plus long terme attendues d'Ottawa et les liens entre les deux.

Quelques réactions

Malgré un accueil généralement favorable au budget Girard pour son appui à l'économie sociale, le **Chantier de l'économie sociale** regrette cependant dans son communiqué que le budget « ne prévoit aucun financement de nouveaux logements sociaux, malgré des besoins toujours plus criants ».

Pour sa part, le président de la **Chambre de commerce du Montréal métropolitain**, Michel Leblanc, a déclaré à *L'itinéraire* que « le gouvernement doit faire plus pour lutter contre l'itinérance, car c'est une responsabilité sociale. On ne peut pas seulement compter sur la générosité du secteur privé ou des individus. »

Le **FRAPRU (Front d'action populaire en réaménagement urbain)** dénonce « un budget injuste qui ferme les yeux devant une crise du logement bien réelle. » Son communiqué « dénonce avec véhémence » la décision de ne pas financer de nouvelles unités de logement social depuis la création du programme AccèsLogis. Toutefois, sa porte-parole Véronique Laflamme se dit néanmoins soulagée que le budget prévoit des sommes pour permettre la réalisation des logements déjà annoncés, de même que l'amélioration du programme.

Au cours des dernières années, le gouvernement du Québec a promis bon nombre de logements sociaux, mais 10 000 d'entre eux n'ont pas été construits, car le budget alloué pour chaque logement n'était pas suffisant. Par exemple, l'an dernier, seulement 731 des 3000 logements annoncés sont sortis de terre.

Pour absorber des coûts de construction plus élevés que prévu, le ministre des Finances Éric Girard a augmenté de 25 % l'enveloppe disponible pour chaque logement financé par le programme AccèsLogis Québec. Et pour rattraper le retard au cours des prochaines années, 73 millions \$ sont immédiatement versés à la Ville de Montréal, montant qui s'ajoute au budget déjà alloué, mais non dépensé.

Le programme AccèsLogis Québec permet à des offices d'habitation, à des coopératives d'habitation et à des organismes sans but lucratif de construire des logements sociaux, communautaires et abordables destinés aux ménages à revenu faible ou modeste, ou encore à des clientèles ayant des besoins particuliers. Le programme prévoit un partage des coûts avec la municipalité ou les coopératives.

Le budget présenté par le ministre Girard accorde aussi aux organismes communautaires axés sur le logement une aide supplémentaire de 6 millions \$ par an.

On compte présentement près de 41 000 logements sociaux, communautaires et abordables au Québec. Ce nombre devrait atteindre un peu plus de 56 000 en 2025 avec l'ajout des 10 000 logements à rattraper, plus 5000 logements additionnels.

Logements sociaux au Québec



Crédits additionnels en 2019

Soutien à AccèsLogis (pour Montréal*) **+ 72,8 millions \$**

Soutien à AccèsLogis **+ 13,5 millions \$**

Aide aux organismes communautaires **+ 6 millions \$**

Supplément au loyer pour itinérants **+ 0,1 millions \$**

* Crédits versés immédiatement à la Ville de Montréal.

Source : Ministère québécois des Finances, *Vos priorités, votre budget, 2019-2020.*

Des besoins immenses

Selon des données du recensement de 2016 fournies au FRAPRU par Statistique Canada, 244 000 ménages locataires au Québec, dont un peu moins de la moitié à Montréal, vivent dans un logement trop cher, trop petit ou délabré. Ils ne peuvent s'en permettre de meilleur, car leur revenu médian est d'à peine 17 600 \$ par année.

Et les plus pauvres d'entre eux ont de plus en plus de difficulté à trouver un logement, car très peu sont libres, surtout avec plusieurs chambres à coucher. Dans la région de Montréal, le taux de logements inoccupés était de 1,9 % l'an dernier, contre 3,9 % en 2016. Il n'y presque plus d'appartements à trois chambres. On dit qu'un marché est en équilibre lorsqu'il y a 3 % de logements inoccupés.

À quand la manne fédérale?

Toutefois, si l'argent promis par Ottawa finit par débloquer, la quantité de logements sociaux pourrait augmenter considérablement.

En 2017, le gouvernement Trudeau a lancé sa Stratégie nationale sur le logement, qui prévoit des investissements totaux de 40 milliards \$ sur 10 ans. L'ambitieuse stratégie vise non seulement les personnes à faible revenu, mais aussi celles de la classe moyenne qui ne trouvent pas de logement locatif abordable dans les grandes villes, particulièrement à Toronto et à Vancouver.

La stratégie vise également à réduire de 50 % l'itinérance chronique. Ottawa prévoit notamment verser plus de 7,7 milliards \$ aux provinces durant les 10 prochaines années pour le logement social et communautaire.



Stratégie canadienne sur le logement

40 milliards \$ 100 000 nouveaux logements
300 000 logements rénovés

10 ans Réduire l'itinérance de 50 %

Programme fédéral *Vers un chez-soi*

4 milliards \$ d'aide directe
Soutien de 300 000 ménages

Source : Ministère fédéral des Finances, *Investir dans la classe moyenne – Le budget fédéral de 2019.*

Or, le Québec est l'une des trois provinces qui n'a pas encore signé d'entente avec Ottawa sur la façon de dépenser sa part. Un haut fonctionnaire du gouvernement du Québec explique que les négociations avec Ottawa sont toujours longues et compliquées, car le fédéral veut imposer des critères qui sont différents de ceux prévus dans les programmes du Québec.

Pour sa part, un haut fonctionnaire fédéral explique que c'est toujours long et complexe, non seulement parce qu'il faut s'entendre avec les provinces, mais parce que l'exécution se fait au niveau municipal. Et que là encore, il faut trouver des terrains libres, tenir compte du zonage, s'assurer de la présence d'écoles, lancer des appels d'offre, surveiller les chantiers, etc.

Un obstacle supplémentaire est le niveau élevé d'activités dans l'industrie de la construction. Il faut trouver des entrepreneurs qui ont des équipements et des employés disponibles et qui ne chargeront pas trop cher.

Mais l'avion fédéral aura-t-il le temps de décoller avant les élections de l'automne prochain ? Il faut se rappeler que le gouvernement Harper avait coupé tout le financement au logement social en 2006. Qu'arrivera-t-il si les Libéraux perdent et que les Conservateurs reprennent le pouvoir ?

Peut-être pour tenter de leur forcer la main, le budget du ministre des Finances Bill Morneau prévoit que le gouvernement adoptera une nouvelle loi pour exiger le maintien d'une « *Stratégie nationale sur le logement qui accorde la priorité aux besoins de logements des plus vulnérables et qui exigera la présentation de rapports réguliers* ».

Des miettes ou des milliards pour l'itinérance ?

Peu après le discours sur le budget, le gouvernement fédéral a lancé *Vers un chez soi*, un nouveau programme de 2,2 milliards \$ qui vise à réduire de moitié l'itinérance chronique à travers le pays.

Les détails n'étaient pas connus au moment de mettre sous presse, mais le document budgétaire précise qu'à compter de 2020, une nouvelle Allocation canadienne pour le logement de 4 milliards \$ fournira une aide financière directement à ceux qui ont un besoin urgent de logement. À terme, cette aide devrait soutenir 300 000 ménages canadiens.

Cette enveloppe fait également partie des négociations qui ont cours avec le gouvernement du Québec afin que la prestation soit adaptée aux réalités et aux besoins divers de l'ensemble du pays.

En attendant sa part de la manne fédérale, Québec augmente à peine le budget de son programme de Supplément au loyer du marché privé à une clientèle en situation d'itinérance. Ce programme permet à ces personnes de ne pas payer plus de 25 % de leur revenu pour un loyer dans un appartement privé. C'est équivalent à l'effort qui est demandé aux gens qui occupent un HLM.

Avec ce programme, Québec prévoit cette année n'aider que 150 personnes de plus en situation d'itinérance.

Ce programme est critiqué par certains parce qu'il favorise des propriétaires privés, plutôt que d'augmenter le nombre de HLM. Cependant, il ne coûte pas cher, du moins à court terme, et il est rapide à implanter. Le Supplément au loyer aide réellement des personnes dans le besoin, dont plusieurs camelots de L'itinéraire.

ma parole

PAR YVON MASSICOTTE
CAMELOT MÉTRO UNIVERSITÉ-DE-MONTRÉAL

Notre camelot s'est glissé dans les coulisses des présentations budgétaires du 19 et du 21 mars dernier. Il nous raconte son expérience au coeur de deux des plus importants événements médiatiques de l'année.

Dans le ventre du budget

On se croirait dans une grande classe d'élèves studieux, penchés sur de gros livres, sous l'oeil bienveillant de leurs professeurs. De fait, la centaine de journalistes fouille les briques du budget, tandis qu'un groupe de fonctionnaires se tient prêt à répondre à leurs questions.

J'arrive ce matin dans le huis clos qui précède le discours sur le budget, que prononcera le ministre des Finances Bill Morneau en fin d'après-midi. Mais avant d'entrer, j'ai du remettre mon téléphone cellulaire et ajuster mon ordinateur pour qu'il ne puisse pas communiquer à l'extérieur de la salle.

Les règles de sécurité du huis clos sont sévères. Une fois dans la salle, personne ne peut sortir ou communiquer avec l'extérieur et révéler les secrets du budget avant que le ministre les annonce officiellement à la Chambre des Communes. De cette façon, les journalistes sont obligés de bien étudier le budget et ont le temps de rédiger soigneusement leurs articles avant qu'ils ne soient diffusés, tous en même temps.

Dans la capitale fédérale

J'ai eu deux guides dans cette aventure: Laurent Soumis, journaliste-responsable de l'accompagnement à *L'itinéraire*, et Miville Tremblay, ancien journaliste en économie et ex-directeur à la Banque du Canada. Ils ont assisté à de nombreux huis clos et connaissent bien ce milieu.

Nous nous installons aux places réservées à *L'itinéraire*, puis on épluche les documents pour trouver les annonces touchant le logement social, la raison principale de notre voyage. Le texte n'est pas clair et nous allons poser nos questions au fonctionnaire responsable du dossier afin de préparer mon article sur le sujet.

Après le dîner, on nous annonce que le ministre Morneau va donner une conférence de presse dans un petit auditorium voisin. Il fait un court discours sans aucune note, puis répond, en politicien habile aux questions des journalistes, qui font la queue derrière les micros.

Et deux jours plus tard à Québec

Deux jours plus tard, à peu de choses près, la scène se répète à Québec pour le budget du ministre des Finances Éric Girard, qui lira cependant une présentation beaucoup plus longue avant de répondre aux questions.

Ici, la salle du huis clos est beaucoup plus vaste et accueille, en plus des journalistes, des économistes et des porte-parole de divers groupes qui s'intéressent au budget. À Ottawa, ces gens étaient répartis dans plusieurs petites salles.

Autre différence, le lunch est pas mal meilleur à Québec qu'à Ottawa! Mais il est beaucoup plus cher.

À Québec, les gens se connaissent et aiment échanger entre eux, même si la pression pour terminer leur texte rapidement se fait sentir.

À la rencontre de deux sous-ministres

À Ottawa, j'ai eu la chance de jaser avec le sous-ministre des Finances, Paul Rochon, le deuxième fonctionnaire le plus puissant au Canada. Et contrairement à son patron Bill Morneau, qui doit se faire réélire à l'automne, son poste est permanent! Je lui ai parlé de *L'itinéraire* et je lui ai raconté mon histoire, qu'il a écouté avec intérêt. D'ailleurs, sa fille étudie l'impact de l'itinérance sur la santé.

À Québec, j'ai eu aussi la chance de discuter avec le sous-ministre des Finances Pierre Côté. J'ai également parlé avec l'économiste en chef du Mouvement Desjardins, François Dupuis, le président de la Chambre de commerce de Montréal, Michel Leblanc, ainsi qu'avec plusieurs autres personnes influentes.

Ce qui m'a beaucoup frappé, c'est que contrairement aux gens qui passent tout droit lorsque je vends le magazine, je me suis senti respecté, sans être jugé pour mon statut de camelot-rédacteur.

J'ai aussi mieux réalisé l'importance et la complexité des décisions qui sont prises dans un budget, et qui affectent tous les lecteurs de *L'itinéraire*.

NDLR Partenaire de projet, Via Rail a assuré le transport de l'équipe de *L'itinéraire*.

2^e dénombrement

Même polaroid imparfait de l'itinérance

Pierre Gaudreau • Directeur du RAPSIM

À la fin mars sortait le rapport du dénombrement de l'itinérance visible tenu au Québec le 24 avril 2018. Cet exercice visait à chiffrer et documenter l'état du phénomène et son évolution. Se basant sur les constats de ce qui est vu à un seul moment, ce dénombrement occulte les réalités de différentes populations en situation d'itinérance cachée.

Le chiffre qui en ressort a donc de très grandes limites. Des personnes domiciliés pour un soir mais sans assurance d'un toit pour le lendemain échappent au décompte, celles qui se retrouvent dans le lit, sur le divan, le plancher, d'ami.e.s, de connaissances, de parents, de clients, de vendeurs, sans oublier celles qui, la nuit, étirent leur café dans des restaurants.

Le résultat n'établit donc pas un portrait juste de la situation et de son évolution et ne peut pas être le seul élément pour marquer les progrès et les reculs de même que pour guider vers qui doivent être dirigées les actions.

Une légère hausse à Montréal ?

Pour Montréal, où cet exercice se menait pour une deuxième fois, on note une légère hausse de l'itinérance, portant à 3149 le nombre de personnes, versus 3016 en 2015. Selon les variantes dans les façons de compter, les chercheurs évaluent que cette hausse est entre 8 et 12 %.

Personne ne contredira qu'il y a eu une hausse de l'itinérance à Montréal. Ainsi, les ressources pour hommes ont dû offrir 230 000 nuitées en 2018, en hausse de 10 % sur l'année précédente. L'unité de débordement ouverte depuis janvier au Royal Victoria a accueilli plus de 60 hommes par soir.

Alors que le dénombrement s'est concentré sur les ressources et les quartiers centraux, les réalités de l'itinérance sont de plus en plus nommées et constatées dans différents secteurs de Montréal, allant de l'Ouest de l'île à Montréal-Nord, Mercier Est et Côte-des-Neiges, où ces réalités ont largement échappé au radar du décompte.

Ailleurs au Québec, les dénombrements se sont tenus pour une première fois dans 10 régions. L'itinérance de rue, visible, y est rare et les données sont basées sur la présence dans les ressources à ce moment précis, à Québec (545 personnes) et en Montérégie (284), révélant là aussi un portrait très partiel.

Aussi peu de femmes ?

Pour les femmes, les ressources d'hébergement dénoncent depuis 2011 leur trop plein qui entraînent des refus faute de places. Ces femmes non hébergées utilisent alors différentes stratégies, dont la rue fait rarement partie, et ne sont donc pas comptées. Des 3149 personnes comptées à Montréal en 2018, seulement 23 % sont des femmes, sous-estimant grandement leur itinérance.

Dans son avis *Voir l'invisible* sur l'itinérance des femmes, le Conseil des Montréalaises avait solidement soulevé en 2016 le danger de sous-estimer le phénomène. Statistique Canada, dans son étude sur l'itinérance cachée, publiée aussi cette même année, dévoilait que le vécu d'itinérance était semblable pour les hommes et les femmes. L'itinérance n'est pas que masculine, même si celle-ci est plus visible.

Le but de l'exercice

Les dénombrements de 2018 ont été initiés par le gouvernement fédéral, qui y a investi des ressources avec le gouvernement du Québec et la Ville. L'objectif clair de cet exercice, mené depuis plusieurs années dans différentes villes au Canada, était de mesurer le phénomène et le progrès de la lutte contre celui-ci.

Ainsi, le 1^{er} avril dernier, le nouveau programme fédéral de lutte à l'itinérance, *Vers un chez soi*, se mettait en place. L'objectif de celui-ci est, sur 10 ans, de réduire l'itinérance de moitié. Un instrument de mesure pour guider cette action et la financer, de même que pour mesurer son résultat est... le dénombrement.

On voit donc là toute l'importance de ne pas se servir de cette seule lecture partielle de l'itinérance pour déterminer les actions à mener. Car de nombreuses populations en situation d'itinérance ne seront pas recensées, nuisant même de ce fait aux objectifs de contrer l'itinérance. ■

PHOTO : RAPSIM



RAPSIM

Le réseau d'aide aux personnes seules et itinérantes de Montréal
www.rapsim.org | Tél : 514 879-1949

Le règlement

I.
Tu as le droit. Moi je ne l'ai pas.
Je me demande pourquoi.
Et ça me met hors de moi.
Quand je m'assois entre ces quatre murs
l'atmosphère devient impure.

Non ça ne règle rien.
Car tu dis le contraire.
Employés autorisés seulement.
Même pas pour un verre d'eau ciboire !
Faut-il que je me fasse étamper.
Pour avoir le droit d'y passer ?

Demandez-vous pourquoi on réagit mal.
Au zèle, au fondamentalisme réglementaire.
Nous, esprits foncièrement libertaires.

Le règlement est simple
Mais les manières de le suivre, infinies.
Me forcer à faire preuve de politesse.
Pour entrer dans le moule mon kiki
Me semble être de votre part
Une attitude crissement infantilissante.

Vous n'êtes pas obligés de me croire
Puisque j'en n'ai rien à cirer
De cette autorité
Constipée

II.
Le père derrière toutes ces prises de bec
Brille encore par sa présence
Au sein de tous les conflits passés
De toutes les querelles de pouvoir
En espèces sonnantes et trébuchantes.

Puisses-tu réussir, mon enfant
Du Dieu qui t'a créé
À t'élever au-delà
du commun
de la guerre nichée en toi.

Que la règle ment(e)
Peu importe qu'elle soit changée
Recevoir malgré tout
La grâce
de l'étincelle
de la vie
immanente.

NORMAN RICKERT
CAMELOT MÉTRO OUTREMONT
ET VAN HORNE / DOLLARD



Dieu

C'est qui Dieu ? Chacun a une perception différente. Dans la vie, il y a toujours un parallèle, car si nous sommes faits de chair, il y a peut-être un esprit. S'il fait jour, il fait nuit. Il y a un temps pour la chaleur, il y a un temps pour le froid. Si tu dors, tu te réveilles. Mais pour nous rassurer, faisons un peu de lecture, écoutons des personnes qui ont la connaissance.

Pour moi, Dieu est un état de bien-être, une forme d'orientation spirituelle. Si Dieu est amour, on aime les gens forts, les plus faibles qui sont malheureux, ceux qui souffrent physiquement et mentalement. Il y a toujours une raison valable, que tu connais, raison de plus de les aimer.

Si tu crois en toi, tu crois en Dieu. Dieu c'est l'univers, l'univers c'est nous-mêmes.

Qui sommes-nous ? Faut-il croire en quelque chose qu'on ne voit pas, ce qui représente la présence d'un esprit ? L'esprit c'est nous-mêmes. Chacun en nous en possédons un.

Dieu a créé le monde, le monde nous a créés. Dieu a créé l'homme, Dieu a créé la femme, voilà le secret de l'univers selon ma perception.

Réflexions

Du fond de l'océan, jusqu'au bout de l'espace où l'homme est allé, où il s'en ira, il cherchera toujours l'exploit qui le dépasse. L'attaquant de front, il en triomphera.

Les tours de nos cités caressent les nuages car l'homme fait son nid plus haut que les oiseaux.

Tous les matins sur mon balcon, j'ai de la visite. Les oiseaux. On apprécie leur présence. On n'est jamais seul.

JACQUES ELIZÉ
CAMELOT SAINT-LAURENT / SAINTE-CATHERINE



Plus de prévention et moins d'urgence

Il faudrait améliorer les services pour les patients. Je trouve que certains patients sont des cobayes dans le système de santé. Parfois la vie humaine n'est pas considérée. La personne âgée, quand elle entre à l'hôpital, a l'impression d'avoir moins de soins qu'une autre. Les médecins sont-ils moins intéressés ?

Les services de santé devraient être prêts à recevoir des malades qui ne sont plus autonomes, qui ne sont plus capables de bouger, qui ont besoin d'aide. Par exemple, ceux qui se sont cassés, une hanche en tombant sur la glace.

Autant que possible, il faut éviter les urgences des hôpitaux et aller voir son médecin régulièrement. Par exemple, une personne qui a une maladie respiratoire chronique a besoin de sortir de la maison pour prendre de l'air malgré la pollution. Elle doit aussi diminuer la cigarette. Il faut suivre les règlements du docteur, comme ça t'es capable de t'en sortir.

Mieux vaut prévenir que guérir et ne pas attendre à la dernière minute pour prendre soin des gens. Le gouvernement a besoin de mettre de l'argent dans les services de santé. C'est plus logique que d'investir dans des soirées mondaines, des colloques, dans les apparences. La vie humaine est importante.

CÉCILE CREVIER
CAMELOT MÉTRO PLUS MARQUIS/
MÉTRO L'ASSOMPTION



VISITE



THIERRY-MAXIME LORiot COMMISSAIRE **THIERRY MUGLER** CRÉATEUR **NATHALIE BONDIL** DIRECTRICE GÉNÉRALE ET CONSERVATRICE EN CHEF - MBAM
PHOTO MAX ABADIAN

« La mode est le seul art qui marche dans la rue »

Thierry Mugler

Le Musée des beaux-arts de Montréal (MBAM), le commissaire Thierry Maxime Lorient, la directrice du musée Nathalie Bondil et Thierry Mugler lui-même ont mis deux ans et demi pour préparer l'exposition *Thierry Mugler : Couturissime*. Ainsi, 150 œuvres parmi 7000 ont été choisies méticuleusement pour une rétrospective allant de 1973 à 2002 et réparties en six actes.

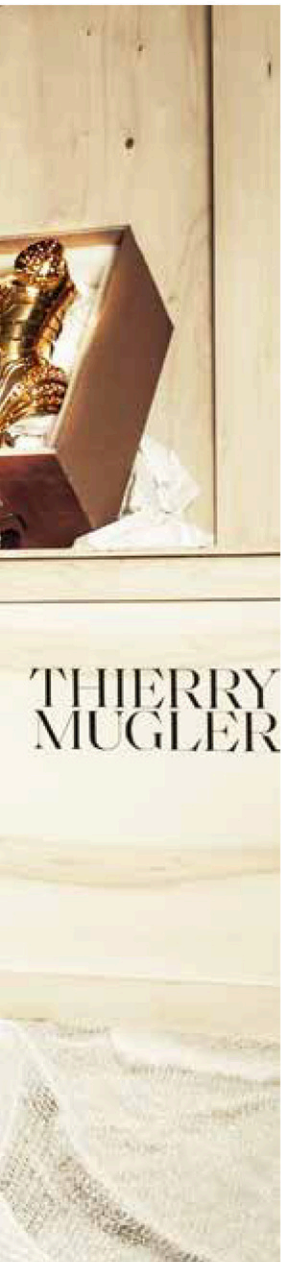
« Mugler est un être insaisissable, un peu fantasque, un peu fantaisiste, controversé parfois, raconte Irène Starosta, guide bénévole au musée depuis 19 ans. Il a bouleversé le monde de la mode, en fait je devrais dire qu'il a révolutionné ce monde dans les années 1980. Mais la mode n'a pas été une fin en soi, elle a été un moyen de déployer son univers. »

Ses collections prennent toutes sortes de formes, par exemple la faune avec ses femmes-poissons, ses femmes-insectes, ses femmes-automobiles avec pare-chocs carrossés ou même ses femmes-robots frôlant le transhumanisme. Son imagination débordante fait de Mugler un créateur qui atteint des sommets dans le domaine de la haute couture.

Mugler a un rapport particulier avec le corps, surtout avec celui de la femme forte, indépendante et qui s'assume.

Manfred Thierry Mugler est né à Strasbourg le 21 décembre 1948. « Il a eu une enfance assez solitaire, c'était un grand rêveur qui prenait beaucoup de temps pour se déguiser, ou pour inventer des petites pièces de théâtre », dit la guide.

Déjà à neuf ans, il rejoint le ballet de l'Opéra du Rhin. C'est par la danse que Thierry Mugler découvre les possibilités infinies du corps et commence à conceptualiser son monde et sa vision particulière pour son jeune âge.



PAR JO REDWITCH
CAMELOT MÉTRO MCGILL





COLLECTION LES INFERNALES, PRÊT-À-PORTER AUTOMNE-HIVER 1988-1989
THIERRY MUGLER, CLAUDE HEIDEMAYER, NEW YORK. PHOTO : THIERRY MUGLER

À 21 ans, il quitte Strasbourg. «À l'époque, il faut aller à Paris, parce que c'était là qu'on réussissait». La guide mentionne également qu'il avait du mal à vivre dans le monde tel qu'on l'imposait : «Je rêvais d'un monde à ma taille, un monde à moi» disait celui qui rêvait d'un univers grandiose. Et c'est ce qu'il a fait : il a inventé un univers rempli d'extravagances et d'expérimentations *glamour*, *sexy* et visionnaires.

En 1973, il signe la collection initiale de sa première marque, qu'il appelle *Café de Paris*. Ses ambitions démesurées l'élèvent rapidement, lui qui a été, à ses débuts, étalagiste pour Gudule, un magasin de mode branché.

Très vite, Mugler remporte de grands succès auprès de la presse et vend sa griffe dans les grands magasins, tel que Browns à Londres et Bergdorf Goodman à New York. Inévitablement, il s'entoure de gens influents dans le petit cercle de la haute couture.

C'est en s'associant avec des grandes figures du prêt-à-porter comme Yves Saint-Laurent qu'il attire l'attention de nouveaux investisseurs dont le prestigieux fabricant de mailles italien, Umberto Ginocchietti. Il collabore aussi avec des corsetiers de renom comme Christian Lacroix, ou avec le célèbre plumassier Eric Donalien.

Dans les années 1970, il fait quelque chose que tout le monde va imiter par la suite en conceptualisant le défilé-spectacle. C'est une idée qui lui vient de sa jeunesse et de son expérience en danse et en théâtre.

Mais plus que des vêtements, l'exposition nous fait découvrir de très beaux croquis et des photos que l'artiste a prises. En la matière, Thierry Mugler était reconnu comme un véritable talent, égal à des génies de la photographie comme Helmut Newton.

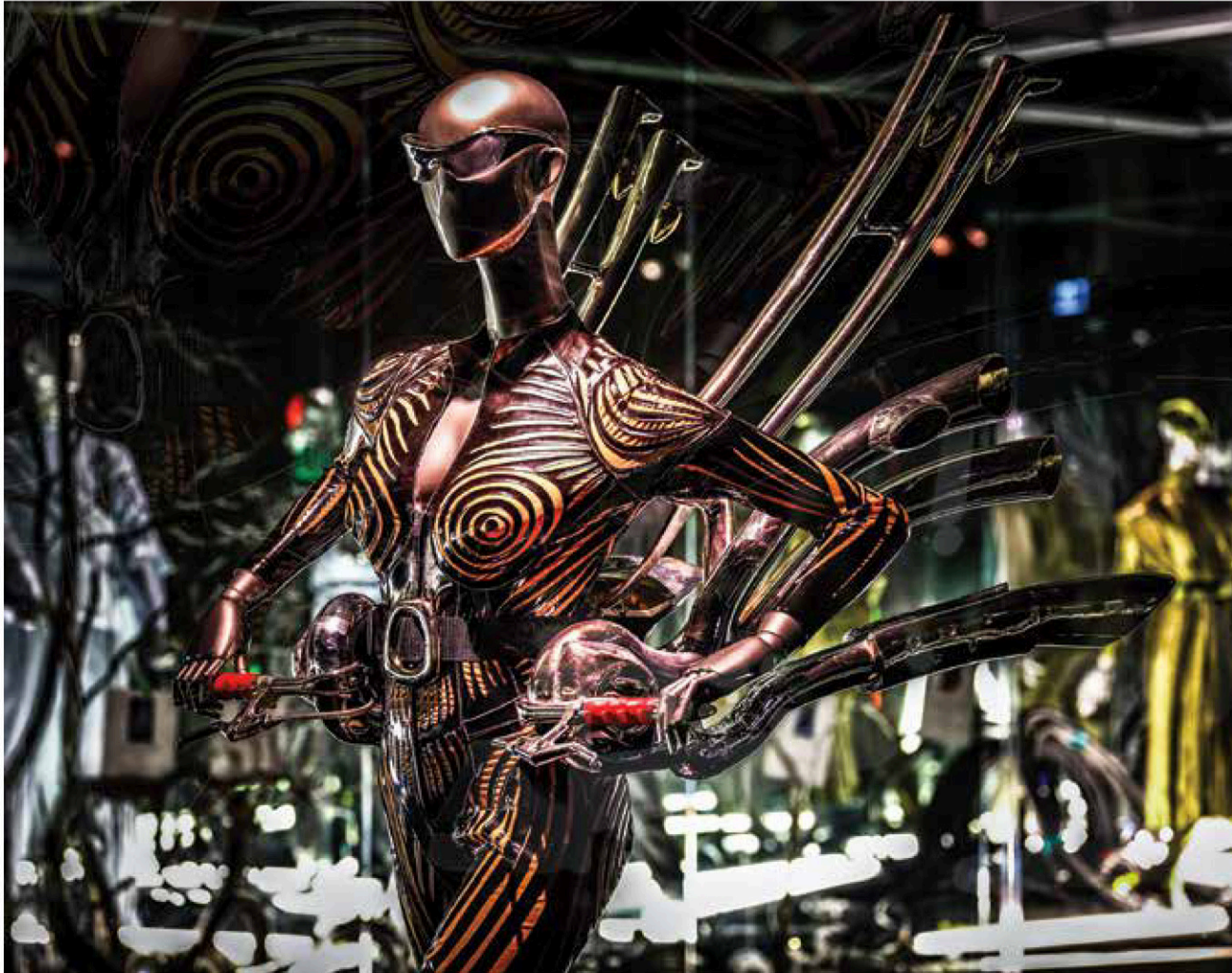
Indéniablement, il est un touche-à-tout, il a fait de la mise en scène tout au long de sa carrière et il a réalisé des vidéoclips comme celui de *Too Funky* par George Michael.

En 2002, il abandonne la mode, ne se retrouvant pas dans ce minimaliste qu'il attribue au nouveau prêt-à-porter. Il garde néanmoins les pieds dans le domaine, créant par exemple des costumes de scène pour Beyoncé.

Présentée en première mondiale **Thierry Mugler : Couturissime** est une exposition qu'il faut voir et revoir. Vous avez **jusqu'au 8 septembre** pour admirer les créations du designer français, une visite que vous pourrez compléter en découvrant les créateurs d'ici avec Montréal Couture.

Les **6** actes de Thierry Mugler

PHOTO : MBAM - NICOLAS RUEL



Acte I

Au Musée des beaux-arts de Montréal, l'exposition est divisée en six actes. Dans la salle de l'Acte I, inspiré de la tragédie de *Macbeth* de William Shakespeare, on pénètre dans une pièce sombre, habitée par une musique quelque peu ténébreuse. On y découvre un hologramme du costume de sorcière réalisé par le couturier pour la soirée d'ouverture du Festival d'Avignon de la Comédie-Française en 1985. S'y jouait alors une version de la célèbre pièce pour laquelle Mugler a créé 70 costumes et accessoires. L'hologramme est une œuvre du concepteur québécois, Michel Lemieux. Il représente Lady Macbeth dans un imposant costume aux structures métalliques, ce personnage qui tue et perd la raison pour usurper le trône.

Acte II

L'Acte II, intitulé *Stars & Strass*, met de l'avant sa seule et unique vocation qui est le spectacle. Mugler considère le costume essentiel à la construction et à la sublimation d'une individualité pour mettre en scène son quotidien et l'embellir. La salle est consacrée à la mode mise en scène. On peut y voir notamment des costumes de scène de plusieurs célébrités comme David Bowie, James Brown, Céline Dion, Diane Dufresne, Madonna, Lady Gaga et Beyoncé. Sur plusieurs plans, Mugler est unique. Il utilise de fausses fourrures, de faux strass, et du faux cuir. Il commandera même la conception d'énormes plumes, jusqu'à deux mètres de long pour un costume phénoménal, et articulé.



Acte III

Dans l'acte III, *Belle de Jour* et *Belle de Nuit*, on découvre un Thierry Mugler audacieux, célébrant les formes féminines et la femme comme sujet sexuel. Ainsi sont présentés des tenues légères ou des vêtements qu'on porte ordinairement en dessous, mais qui, avec le couturier, deviennent le dessus. Ici, la femme Mugler est une femme qui a le courage de s'assumer et qui n'a pas peur. « *On mélange les vêtements et les accessoires comme les chapeaux surdimensionnés, jusqu'au culot du décolleté-fesses orné de perles, souligne-t-on dans l'exposition. C'est par ces matériaux étonnants comme de l'élasthanne dans les tissus commerciaux qu'il pourra créer en modelant davantage les courbes.* » « *Avec le mouvement #MeToo, dit Irène Starosta, il y a des gens qui diront qu'on est allé un peu trop loin. Mais moi je trouve ça magnifique.* » Les tenues sexy et provocantes ont leur raison d'être. C'est un droit d'expression comme les autres qui doivent être portés en lien avec qui l'on est. C'est une seconde représentation de soi.

Acte IV

Dans cette section, on découvre les photographies du célèbre Helmut Newton, qui a travaillé 20 ans avec Thierry Mugler. Ils sont restés très proches jusqu'à la mort du photographe en 2004. On y voit des femmes émancipées, voire intimidantes, mais aussi des paysages extraordinaires. L'un des objectifs de ce travail, c'est de montrer des femmes superbes dans des décors aux allures décalées ou extrêmes. Ainsi, l'une de ces photos représente un mannequin couché sur un pilier, dans le vide, au 64^e étage de l'édifice Chrysler à New York. « *Vous vous rendez compte comment il faut aimer Mugler pour pouvoir faire ça* », s'exclame Irène, la guide du musée. Le duo Mugler-Newton explore aussi des univers comme le BDSM (*bondage, discipline, domination, sadomasochisme*). « *La femme Mugler n'a pas du tout de timidité, elle assume sa nudité. C'est ça ce que j'appelle la femme forte qui s'habille pour montrer qu'elle est audacieuse, et qu'elle a du pouvoir. À cette époque, on appelle ça du Power dressing* », continue la guide.



LA CHIMÈRE - HAUTE COUTURE AUTOMNE-HIVER 1997-1998
PHOTO : ALAN STRUTT

Acte V

La collection intitulée *Les Insectes*, ainsi que *La Chimère*, révèlent la dualité de la bête et de l'humain. Thierry Mugler explique : « *Depuis toujours, je suis fasciné par le plus bel animal sur terre : l'être humain.* » Les collections de 1997-1998 dévoilent, entre autres, la femme qui peut se métamorphoser en méduse grâce à des techniques faites à la main afin de plisser l'organza, et ensuite le laquer. On peut admirer tout le talent de Mugler, mais aussi ses créations réalisées en associations avec différents spécialistes. C'est le cas de *La Chimère* qui porte un corset du corsetier, Mr Pearl, et du designer Jean-Jacques Urcun, qui a également travaillé des milliers d'heures sur cette sublime créature. *La Chimère* est d'ailleurs comme une espèce de porte-étendard puisqu'on la voit en publicité dans les métros de Montréal. Elle est comme une vitrine pour entrer dans l'univers de cet homme des plus spéciaux. En totalité, *La Chimère* a pris quatre longues années à être créé, de l'idée au produit final. Pas étonnant que ses créations soient aussi coûteuses. Pour l'ambiance unique de cet acte, le MBAM a choisi une installation visuelle immersive conçue par Rodeo FX, Montréal.

Acte VI

Dans l'acte VI, appelé *Couture Gynoïde et Futuriste* (gynoïde qui est le féminin d'androïde), on peut admirer des costumes inspirés de la science-fiction, des superhéroïnes, des créatures cabossées et des cyborgs. Le film de science-fiction *Métropolis* de Fritz Lang, dont Mugler s'est inspiré pour ses femmes-robots de la collection de son 20^e anniversaire, nous démontre bien sa vision futuriste. En 1995, déjà, ses costumes métalliques étaient photographiés et publiés dans tous les *Vogues* du monde, dont certains par le photographe-designer réputé Karl Lagerfeld. Thierry Mugler est un artiste qui a du flair et il a vu arriver de loin la révolution transhumanisme.



PHOTO : MBAM - NICOLAS RUEL

LES CLIQUES
SOCIALES PEUVENT
CRÉER DES MURS,
EN VOICI
QUELQUES-UNES...

ÉPISE III • LES MURS SOCIAUX

Namronscopie

NAMRON

LES
DOUCHEBAGS
EN
PICK-UP
BRUN...

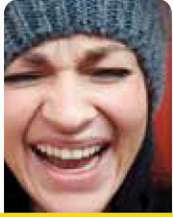


LES
B.S.
INSOMNIAQUES
ACCROS
AUX TRIBUNES
DE NUIT...



LES
BOBOS
BIO
A'
VELO...





PAR MARIE-ÈVE SAUCIER
AUTEURE

C'EST ENCORE
DROLE



Mes futurs présidents-docteurs-astronautes en chef

Depuis la vie de fœtus de mes enfants, mon doux conjoint et moi investissons dans un régime enregistré d'épargne-études.

Investir dans les études de ses jeunes enfants, c'est rassurant, pis ça fait rêver. Comme tout bon parent, j'aime imaginer la future carrière de mes enfants. J'aime aussi savoir que je n'investis pas dans le vide.

Comme tout bon parent, j'aimerais vous dire que je n'ai aucune crainte par rapport à l'avenir de mes minis. Que depuis leur deuxième anniversaire, ils écrivent de la prose japonaise en faisant le grand écart sur un trampoline écoresponsable qu'ils ont conçu dans leur sommeil.

J'ai envie de dire au monde entier que mes enfants sont capables de l'impossible. Mais je ne pourrais pas me passer de leur naïveté. Mon cœur explose chaque fois qu'ils me demandent si notre purificateur d'air est une machine à pets.

Je prends plaisir à jouer les orienteurs. J'observe mes chéris et leur attribue des choix de carrière à partir de leurs comportements.

Voici ce que j'ai trouvé. Avant de débiter, je tiens à vous mentionner que ma fille a sept ans et mon fils, quatre. Je ne suis pas la mère de deux adolescents étranges ni de bébés surdoués.

- J'écoute *Les Pays d'en haut* en me demandant pourquoi on voit jamais quelqu'un aller aux toilettes dans c't'émission-là quand j'entends ma fille qui hurle. Mon fils l'a poussée parce qu'elle a refusé de regarder sa mitaine. Vous avez bien lu. Mon fils aurait beaucoup de succès en tant que designer de mode. Ma fille en aurait autant, sinon plus en tant que critique de mode.
- Ma fille m'a dit, et je n'en reviens toujours pas, « *Maman, ton ventre est tellement mou !* ». Commercialisation de la mode. J'ai la conviction que les gens qui mettent une étiquette « Large » sur des vêtements qui me font comme un « Small » ont débuté leur carrière en insultant leur mère.
- Mon fils est toujours coincé dans quelque chose. Dans un banc de neige, dans son couvre duvet ; il a même déjà été coincé dans un de ses chandails. J'anticipe une candidature suivie d'un refus à l'École nationale de cirque.
- Lorsque je propose à ma fille de lui raconter une blague, elle roule ses yeux. S'il existe une formation pour devenir une *matante* qui critique le *Bye bye* avant de l'avoir vu, j'y inscris ma fille demain matin.

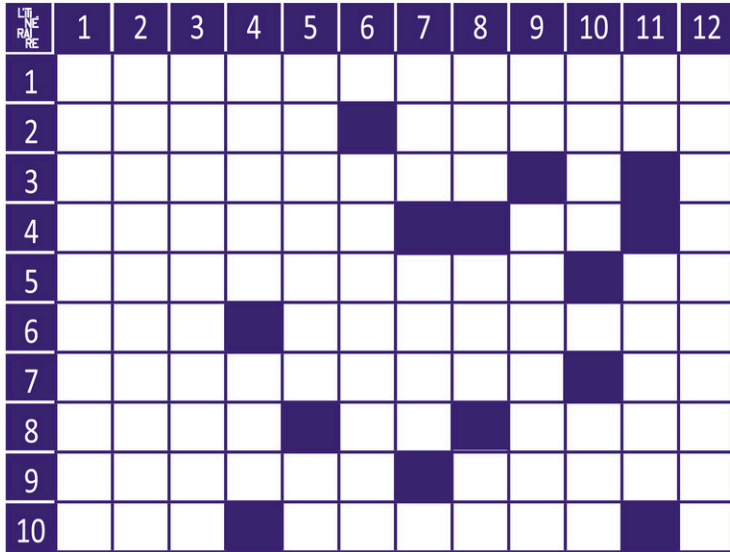
- Je les retrouve face à face, en train de s'entre-tirer la langue. Par « entre-tirer la langue », je veux dire que vraiment, Fils tire la langue de Fille et Fille tire la langue de Fils. Leur raison : ils doutent qu'ils aient vraiment une langue. Mes enfants ont les aptitudes nécessaires pour être des profs de philosophie dans un très mauvais cégep.
- Ils ont créé un intéressant répertoire linguistique duquel je vous tire quelques savoureux exemples.
 - Foufousses : *foufounes, fesses, arrière-train, séant, croupe*
 - Face de qui : *spaghetti*
 - Cupcake : *cupcake, petit gâteau*
 - Festicules : *scrotum et/ou testicules*

Leur façon adorable de transformer les mots me fait perdre mes moyens. J'accepterais n'importe quoi. Mon Dieu, mes enfants feraient d'excellents politiciens !

- Ils me font toujours la même *joke*. Ils jouent dehors, puis ils m'appellent. J'arrive dehors, et ils braillent de rire parce qu'ils ont interchangé leurs manteaux. Leur capacité d'habiter un personnage m'indique qu'ils feraient fureur en tant que comédiens. Ou encore, agents secrets. Mon fils a également l'option de devenir une prestigieuse *drag queen*.
- CHAQUE FOIS que je m'assieds sur la toilette, mes enfants ont une urgente envie de pipi. Je n'ai pas trouvé de carrière reliée à ce comportement. C'est juste très *gossant* et j'ai besoin d'en parler.
- J'ai déjà dû dire à ma fille de ne pas mettre ses fesses sur un arbre. Elle pourrait entreprendre et échouer des études en sciences de la nature.

On ne peut prédire l'avenir de nos enfants. Les miens sont brillants, doux et tellement, tellement drôles : je suis assez confiante vis-à-vis leur avenir. Peu importe leur choix de carrière, mes deux amours rendront le monde meilleur, comme ils le font depuis que j'ai su qu'ils en feraient partie.

P.S. Mais ce serait *cool* qu'ils deviennent présidents-docteurs-astronautes en chef.



Jeux de mots

josecardinala1@yahoo.ca

JOSÉE CARDINAL
DISTRIBUTRICE

HORIZONTALEMENT

1. Débauche.
2. Compliment. - Tissus.
3. Plantes.
4. Mammifère marin. - Chemine.
5. Réorientai. - Paresseux.
6. Mesure agraire. - Arak.
7. Qu'ils polissent. - Erbium.
8. Poissons. - Sélénium. - Roman de Zola.
9. Moutarde. - Pourvu.
10. Orient. - Encaisse.

VERTICALEMENT

1. Décourage.
2. Coléoptères.
3. Goulûment.
4. Perdu. - Enzyme.
5. Enzyme sécrétée par le rein. - Marche.
6. Que tu busses.
7. Retira. - Mouvement impétueux.
8. À nous. - Acide. - Dêvêtu.
9. Cinq cent un. - Pays asiatique.
10. Événement imprévisible. - Grison.
11. Gaïa. - Qu'ils détiennent.
12. Épongerait.

Relatif au mamelon	Équipé	Retirée	Arrêta
Ornement	Faillies	Éberlué	Véritables
Manipulées			
Convaincues			
Parcouru	Nattée	Note	
Exposas		Absorba	
Arbres			Nombre
Baie			Argon
		À travers	
	Tour	Papa	
Aplatir	Midi		
			Pronom
Bondirait			
Donnée			
			Largeur d'une étoffe

SOLUTIONS DU 1^{er} avril 2019

1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	Vertical 12	S	Dérivés 10	M	Remquet (Rems en marche) 10	L	Carcasse (Floc d'usage) 10	O								
1	E	P	I	P	E	L	A	G	I	Q	U	E	Vertical 11	F	O	R	E	R	O	N	S						
2	P	A	N	E	T	O	N	B	U	T	S	Vertical 10	C	E	D	E	R	A	S	Vertical 9	A	I	S				
3	A	R	O	M	A	T	E	S	A	I	S	Vertical 9	C	I	V	I	L	I	S	A	Vertical 8	A	E	R	A		
4	N	I	M	I	E	E	D	I	L	E	Vertical 8	A	E	R	A	E	T	Vertical 7	P	L	E	I	N	E			
5	N	E	I	S	S	U	I	D	E	Vertical 7	P	L	E	I	N	E	Vertical 6	A	E	R	E	R	A	S			
6	E	T	O	C	S	A	X	O	Vertical 6	A	E	R	E	R	A	S	Vertical 5	P	I	R	A	T	A	I	S		
7	L	A	S	A	G	N	E	S	R	A	B	Vertical 5	A	S	A	N	A	L	E	Vertical 4	E	N	S	I	L	E	S
8	A	L	E	N	E	R	O	E	S	T	I	Vertical 4	A	S	A	N	A	L	E	Vertical 3	C	R	I	V			
9	G	E	N	S	M	A	T	A	R	E	Vertical 3	A	E	R	E	R	A	S	Vertical 2	P	I	R	A	T	A	I	S
10	E	S	T	R	E	S	A	Y	E	R	Vertical 2	A	E	R	E	R	A	S	Vertical 1	P	I	R	A	T	A	I	S

Solutions dans le prochain numéro



Jeu des 7 différences

Pouvez-vous trouver les sept différences dans cette photo de notre photographe bénévole Mario Alberto Reyes Zamora ? Bonne chance !



PROBLÈMES DROGUE, ALCOOL OU MÉDICAMENT ?

PUBLICITÉ



Narcotiques Anonymes
Narcotics Anonymous



1 855 544-6362
www.naquebec.org

Nous pouvons t'aider

Jeu de chiffres

Placez un chiffre de 1 à 9 dans chaque case vide. Chaque ligne, chaque colonne et chaque boîte 3x3 délimitée par un trait plus épais doivent contenir tous les chiffres de 1 à 9. Chaque chiffre apparaît donc une seule fois dans une ligne, dans une colonne et dans une boîte 3x3.

FACILE

			4	3	9			2
	9	8			2			4
	1		5		6	7		
9	7							
8				9	7	2		5
6	5	1	2			3	9	
		7				4	5	6
			8					1
5		9		6			7	3

L'ITINÉRAIRE



CARTES-REPAS



DONS



ABONNEMENT

Pour rejoindre notre service aux donateurs : 514 597-0238, poste 228 • luc.desjardins@itinaire.ca

JE FAIS UN DON DE : 40 \$ 50 \$ 75 \$ 100 \$ ou _____ \$¹

JE VEUX ACHETER DES CARTES-REPAS :

J'offre _____ cartes-repas à 6 \$ chacune = _____ \$¹

Vous voulez les distribuer vous-même ? Cochez ici :

TOTAL DE MA CONTRIBUTION : _____ \$¹
DONS + CARTES-REPAS

JE VEUX M'ABONNER AU MAGAZINE :

Je m'abonne pour une période de :

12 mois, **24 numéros** (125 \$ avec taxes)

6 mois, **12 numéros** (65 \$ avec taxes)

Nom ou N° de camelot (s'il y a lieu) : _____

IDENTIFICATION Mme M.

Nom : _____

Prénom : _____

Adresse : _____

Ville : _____ Code postal : ____ - ____

Courriel : _____

Téléphone : (_____) _____

MODE DE PAIEMENT

Chèque au nom du Groupe communautaire L'itinéraire

Visa MasterCard Code de vérification de la carte (CVC) : _____

N° de la carte : _____

Expiration _____ / _____

(Mois) (Année)

Signature du titulaire de la carte

Postez votre coupon-réponse au Groupe communautaire L'itinéraire
2103, rue Sainte-Catherine Est, 3^e étage, Montréal (Québec) H2K 2H9

ME
LE
RCI

¹ Pour respecter l'écologie et réduire ses frais postaux, L'itinéraire envoie le reçu d'impôt une seule fois par année, au début de janvier suivant le don.

Vous pouvez faire un don directement en ligne
sur notre site www.itinaire.ca

N° de charité de l'organisme : 13648 4219 RR0001

En nomination
pour le

PRIX 2019
ÉQUILIBRE
POUR PLUS DE DIVERSITÉ CORPORELLE

Votez en ligne
jusqu'au 21 avril 2019

votepourleprix.ca

Vous pouvez consulter le dossier sur
itinaire.ca





© Diane Martin-Graser

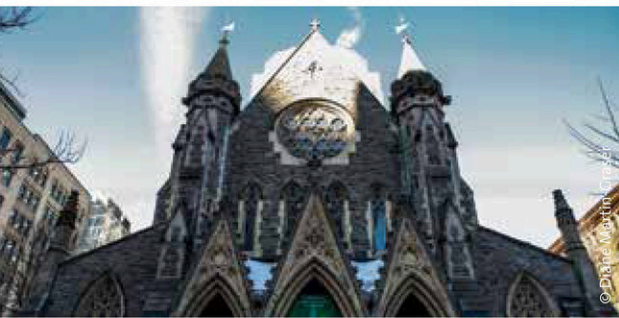
Regard sur un quartier

par Jo, camelot pour *L'itinéraire*

À propos de Jo

Tour à tour distributrice, membre du comité éditorial, rédactrice et secrétaire au conseil d'administration, Jo Redwitch s'implique à tous les niveaux de *L'itinéraire*. « Le magazine donne la voix aux sans voix, explique-t-elle. On est loin du sensationnalisme, le contenu touche au vrai sens de la vie ». C'est d'ailleurs l'authenticité qui dirige le travail de Jo depuis trois ans.

L'art sous toutes ses formes constitue aussi le fer de lance de sa créativité et elle ne cache pas son admiration pour la joaillerie d'Henri Birks ou pour les robes dessinées par Thierry Mugler exposées depuis peu au Musée des beaux-arts. Nous visitons ensemble la Cathédrale Christ Church nichée au cœur d'un ensemble d'édifices modernes pour y tirer son portrait photo.



© Diane Martin-Graser

La Cathédrale Christ Church

Le contraste entre l'architecture gothique de la cathédrale et la Tour KPMG saute aux yeux. Difficile d'imaginer les champs autour de l'église anglicane un siècle et demi plus tôt lorsqu'on observe la myriade d'immeubles aux alentours. Les touristes et les résidents aiment s'accorder un moment de quiétude en parcourant l'allée centrale et la nef de la cathédrale. Son mobilier lève le voile sur les liens passés avec l'Angleterre de Georges VI. Par ailleurs, la paroisse catholique multiplie ses actions en faveur de la diversité et de l'inclusion, et Jo nous confie que toutes les communautés confondues peuvent fréquenter ce lieu saint.



© Diane Martin-Graser

La Maison Birks

En face de l'édifice religieux, la vitrine de la Maison Birks fait rêver Jo. Ancrée dans le patrimoine local depuis 1879, la joaillerie canadienne véhicule le prestige et a été le fournisseur officiel aux Jeux olympiques et paralympiques d'hiver de 2010 à Vancouver. Restaurée en 2018 et agrémentée d'un restaurant et d'un hôtel, la boutique phare n'a rien perdu de sa superbe : lustres massifs, colonnes de marbre et moulures originales rivalisent avec le mobilier contemporain. La façade extérieure demeure elle-même un joyau architectural unique, aussi précieux que les pierres qu'elle renferme.



© Diane Martin-Graser

Le Musée des beaux-arts

C'est en évoquant la thérapie par l'art que notre camelot-rédactrice, qui aborde des sujets tant psychologiques et politiques que culturels, nous partage son enthousiasme pour le Musée des beaux-arts, et l'exposition actuelle de Thierry Mugler, ce couturier visionnaire qui défie les tendances. Institution humaniste chère aux Montréalais depuis 1860, le musée accueille chaque année près d'un million et demi de visiteurs. L'entrée y est gratuite chaque premier dimanche du mois. Tour à tour, les commissaires d'expositions démocratisent les arts et proposent des expériences toujours plus atypiques. La collection unique du musée comprend 43 000 œuvres, de l'Antiquité à nos jours, qui se déploient dans quatre pavillons : le Pavillon Jean-Noël Desmarais (art international), le Pavillon Michal et Renata Hornstein (cultures du monde), le Pavillon Liliane et David M. Stewart (arts décoratifs et design) et le Pavillon Claire et Marc Bourgie (art québécois et canadien). Un cinquième a été inauguré en 2016 pour le 375^e : le Pavillon pour la Paix Michal et Renata Hornstein.

Regard sur un quartier est un publi-reportage commandité par l'arrondissement de Ville-Marie, avec la collaboration de Diane Martin-Graser (texte et photos).

Rester pris dans un bon magazine

la voie qu'on aime^{MC}

